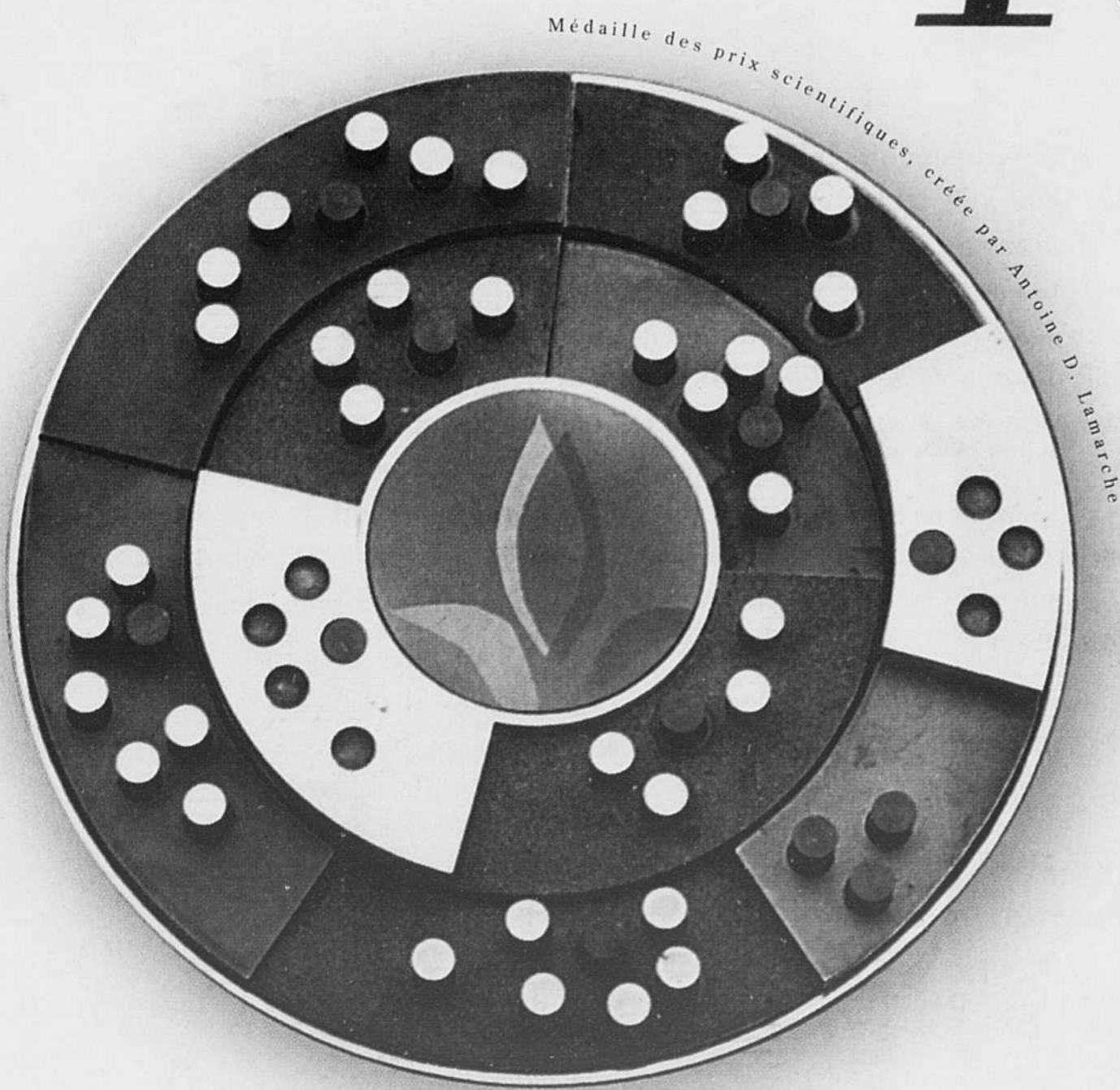


Les **Prix**
du **QUÉBEC**
1997



L'Association
CANADIENNE
de | L'INDUSTRIE | du
MÉDICAMENT

**REND HOMMAGE À L'EXCELLENCE
DES CHERCHEURS DU QUÉBEC.**

L'Association canadienne de l'industrie du médicament (ACIM) et certaines de ses sociétés membres* se joignent au ministère de l'Industrie, du Commerce, de la Science et de la Technologie et au ministère de la Culture et des Communications pour rendre hommage aux lauréats des Prix du Québec 1997. L'ACIM, qui regroupe les compagnies pharmaceutiques innovatrices, est particulièrement fière d'être l'un des grands partenaires de l'ensemble des Prix du Québec pour célébrer les aptitudes extraordinaires de dix Québécois et Québécoises dans le secteur culturel et surtout dans le secteur scientifique.

En appuyant concrètement des initiatives comme les Prix du Québec, les entreprises membres de l'ACIM veulent reconnaître la collaboration étroite qu'elles entretiennent avec le Gouvernement du Québec, la communauté scientifique et les professionnels de la santé dans la recherche et le développement de nouveaux médicaments. L'ACIM est heureuse d'avoir l'occasion de rendre hommage à l'excellence des chercheurs du Québec, qui bénéficient globalement de presque 45 % de tous les fonds de recherche consentis par ses sociétés membres.

ACIM

L'ACIM regroupe plus de 60 compagnies pharmaceutiques innovatrices dont près de la moitié ont leur siège social au Québec ou y maintiennent une importante succursale.



*Hoechst Marion Roussel Canada Inc., Hoffmann-La Roche Limitée, Glaxo Wellcome Inc., et Wyeth-Ayerst Canada Inc.

• PRIX DU QUÉBEC •

Prix Léon-Gérin

Un éclairage différent sur l'être humain

*La vie, la santé, la mort,
tels sont les grands thèmes qui fascinent Margaret Lock*

Léon Gérin (1863-1951), que l'on considère comme le premier sociologue québécois, a donné son nom au prix réservé aux sciences humaines — entre autres, les sciences sociales, les sciences de l'administration, l'urbanisme, l'histoire et les sciences de l'éducation.

CLAIRE HARVEY
COLLABORATION SPÉCIALE

Refusant de s'en tenir au discours médical standard, la lauréate du prix Léon-Gérin fait de brillantes analyses, dont l'impact est à la fois moral et politique. Professeuse d'anthropologie au département d'études sociales de la faculté de médecine de l'Université McGill, Margaret Lock s'est d'abord intéressée à la biochimie. En 1961, elle obtient un baccalauréat en biochimie à l'Université de Leeds, en Angleterre, ce qui lui procure un emploi dans des laboratoires de recherche biomédicale à Toronto, puis à Berkeley, en Californie.

De son propre aveu, elle se lasse rapidement de ce travail, davantage intriguée par « l'existence humaine et les questions culturelles et sociales ». Lors d'un séjour de deux ans au Japon, Mme Lock choisit de rompre avec l'univers froid et aseptisé des laboratoires. Au cours de cette première incursion en Asie, elle apprend les rudiments du japonais et surmonte le choc culturel, « en s'efforçant de changer sa façon de voir les choses ».

Cette remise en question marque un tournant radical dans la carrière de la biochimiste. De retour en Amérique du Nord, elle entreprend une formation supérieure en études asiatiques, puis obtient un doctorat en anthropologie à l'Université de Californie à Berkeley. Elle gagne ensuite sa vie comme chercheur post-doctoral au sein du programme d'anthropologie médicale que vient de créer l'Université de Californie à San Francisco.

Les analyses
de Margaret
Lock
ont un
impact moral
et politique

En 1967, elle obtient un poste à l'Université McGill, où elle dirige tour à tour le département d'études est-asiatiques et celui d'études sociales de la médecine. En plus de dispenser le cours d'introduction — *Medical Anthropology* — qui attire quelque 300 auditeurs chaque année, elle dirige des étudiants à la maîtrise et au doctorat.

Professeuse émérite, Margaret Lock jouit aussi d'une renommée internationale et ses travaux de recherche sont très appréciés dans le monde. Elle s'est penchée notamment sur l'intégration de la médecine asiatique traditionnelle à la médecine moderne au Japon.

Son livre intitulé *Est Asian Medicine in Urban Japan: Varieties of Medical Experience*, publié en 1980, est une étude détaillée sur la médecine traditionnelle, soit l'acupuncture, telle qu'elle est exercée aujourd'hui au Japon. L'auteur pousse aujourd'hui l'analyse plus loin en expliquant que la médecine pluraliste est peut-être « plus appropriée pour soulager les maladies chroniques, par exemple, l'asthme et l'eczéma. Une pratique à laquelle devraient s'intéresser davantage les praticiens occidentaux ».

L'une des principales forces de l'œuvre de Margaret Lock réside dans sa connaissance approfondie de la culture asiatique, en particulier de la culture japonaise, car elle a vécu plus de huit ans dans ce pays. Un volet important de ses recherches porte d'ailleurs sur la comparaison de cohortes de citoyens en Amérique du Nord et au Japon. Ses études compa-



MARC-ANDRÉ GRENIER

Margaret Lock, une sommité en anthropologie médicale, s'est penchée notamment sur l'intégration de la médecine asiatique traditionnelle à la médecine moderne.

rées apportent un éclairage nouveau sur les étapes critiques de la vie, c'est-à-dire l'adolescence, la maturité et le

vieillesse, tout en mettant en relief l'influence du prisme culturel. Son livre *Encounters with Aging*:

Mythology of Menopause in Japan and North America, publié en 1993, est d'ailleurs l'un de ses ouvrages les plus notoires. Ce livre a reçu plusieurs prix prestigieux en Angleterre, au Japon et aux États-Unis, dont celui de l'American Anthropological Association, qui témoigne de l'accueil chaleureux que lui a réservé la communauté scientifique internationale.

Cette recherche, qui avait pour but d'examiner les symptômes chez les femmes d'âge mûr au Japon, au Manitoba et au Massachusetts, remet en question l'universalité de la ménopause. Les données statistiques et qualitatives de cette étude indiquent que les bouffées de chaleur dont souffrent la majorité des femmes en Amérique du Nord sont un malaise très rare au Japon. « Dans ce pays, la *Kōnenki* — terme japonais servant à décrire la ménopause — se caractérise surtout par des raideurs dans les épaules et dans les articulations », signale-t-elle.

Mme Lock attribue ces différences « à la perception culturelle du vieillissement et à la biologie locale, c'est-à-dire aux facteurs comme l'alimentation, qui ont une influence sur la santé d'une population ». Elle rappelle aussi qu'en Amérique du Nord, la ménopause est perçue comme une maladie due à une déficience. « Ce point de vue fait de la femme d'âge mûr un sujet thérapeutique, puisqu'on lui propose souvent un traitement hormonal dont on connaît mal les risques. Au Japon, la *Kōnenki* est encore un phénomène banal sur le plan épidémiologique et la femme n'est pas la cible d'un traitement médical ».

Les plus récents travaux de Margaret Lock concernent la délicate question des technologies biomédicales. Elle a mené une étude comparative en Amérique du Nord et au Japon sur la technologie des greffes d'organes et le débat entre la vie et la mort. Cette étude tient compte du concept de

« mort cérébrale » à partir duquel des organes peuvent être prélevés et greffés en respectant la déontologie, c'est-à-dire lorsqu'une personne ne peut plus respirer sans l'aide d'un appareil. Ce concept soulève un débat important au Japon où la mort englobe le corps et l'esprit.

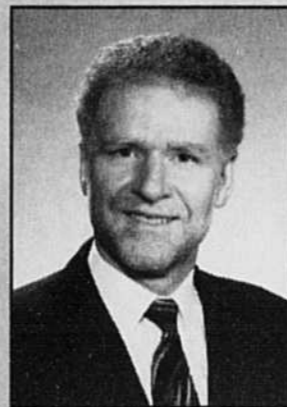
En abordant ce thème, Margaret Lock ne peut s'empêcher de soulever un problème d'éthique. « Je ne suis pas contre les greffes d'organes, tient-elle à préciser. Je crois d'ailleurs qu'elles ont contribué à sauver de nombreuses vies. Mais j'estime aussi qu'il faut sensibiliser la population occidentale au fait que tant et aussi longtemps que quelqu'un respire grâce à un poumon artificiel, il est toujours vivant. On provoque sa mort en le déconnectant. Cette question morale doit être abordée sur la place publique ».

Au cours de sa carrière, Margaret Lock a fait partie de nombreux comités spécialisés provinciaux, nationaux et internationaux. Notons, parmi tant d'autres, le comité des questions médicales, éthiques, juridiques et sociales du projet canadien sur le génome humain (MELSI-CGAT), le comité chargé de rédiger un rapport sur la santé mentale des réfugiés et immigrants au Québec et le comité formé pour établir des directives concernant la recherche sur les embryons. Elle est membre, notamment, du Culture Health and Human Development Committee du Social Science Research Council des États-Unis et du Forum international sur l'éthique des greffes de l'Organisation mondiale de la santé (OMS).

À cette feuille de route impressionnante s'ajoutent une dizaine de livres, une centaine d'articles scientifiques et l'animation d'un bon nombre de conférences et de séminaires partout au monde à titre de critique, de chercheur et de professeur invité.

Les Prix

du Québec 1997



PARTAGEONS ENSEMBLE LA PASSION DE LA CRÉATION ET DE LA DÉCOUVERTE.

**HOMMAGE ET RECONNAISSANCE AUX LAURÉATS ET LAURÉATES
DES PRIX DU QUÉBEC 1997**

Roger A. Blais, prix Armand-Frappier,
pour le développement de la recherche et
la promotion de la science et de la technologie
Pierre Bourgault, prix Georges-Émile-Lapalme,
pour la qualité de la langue française
France Gagnon Pratte, prix Gérard-Morisset,
pour le patrimoine
Krešimir Kernjević, prix Wilder-Penfield,
pour les sciences biomédicales
Louis Legendre, prix Marie-Victorin,
pour les sciences pures et appliquées

Raymond Lévesque, prix Denise-Pelletier,
pour les arts d'interprétation
Margaret Lock, prix Léon-Gérin,
pour les sciences humaines
Colin Low, prix Albert-Tessier,
pour le cinéma
Gilles Marcotte, prix Athanase-David,
pour la littérature
Irene F. Whittome, prix Paul-Émile-Borduas,
pour les arts visuels

Louise Beaudoin

Louise Beaudoin
Ministre de la Culture et des Communications

Roger Bertrand

Roger Bertrand
Ministre délégué à l'Industrie et au Commerce

• PRIX DU QUÉBEC •

Prix Denise-Pelletier

Un pionnier de la culture populaire

Raymond Lévesque, un géant de la chanson québécoise à qui l'on rend enfin justice

Dans le secteur des arts d'interprétation, le prix Denise-Pelletier (1929-1976) honore la mémoire de cette femme de théâtre réputée. Il est réservé aux domaines de la chanson, de la musique, de l'art lyrique, du théâtre et de la danse.

PIERRE CAYOUILLE
LE DEVOIR

Depuis plus de cinquante ans, Raymond Lévesque fait partie du paysage culturel québécois. Rares sont ceux qui ignorent qu'il est l'auteur d'une des chansons les plus célèbres du siècle, *Quand les hommes vivront d'amour*.

Tout le monde croit connaître Raymond Lévesque. Son personnage s'est installé progressivement dans le folklore québécois. Ses allures pataudes, son regard à la fois tendre et naïf et, surtout, cette façon qu'il a de parler avec une patate chaude dans la bouche lui ont valu d'être imité des centaines de fois, même par les plus médiocres imitateurs. Mais qui est-il vraiment? Au-delà de la légende et de la caricature, peu de gens le savent. Raymond Lévesque est un géant, un pionnier de la culture populaire québécoise.

Né à Montréal le 7 octobre 1928, fils du réputé éditeur et homme de lettres Albert Lévesque, Raymond Lévesque est d'abord un musicien accompli. Il a appris le piano avec nul autre que l'illustre Rodolphe Mathieu, d'où son habileté à inventer et interpréter des mélodies originales.

Dès la fin des années quarante, il commence à écrire et à interpréter ses chansons. Au début des années 50, il entreprend parallèlement une brillante carrière de comédien. En 1953, il joue le rôle de Moineau dans *Zone* de Marcel Dubé. Quelques années plus tard, Dubé lui écrit *Médée*. «*Médée, l'innocent au grand*

cœur, se profilait sur les murs de tôle, dont les pas perdus au fil des trottoirs hostiles, oscillaient comme des échasses fragiles et maladroites. Son cœur était juché haut, et ceux qui s'étaient moqué de lui finirent un jour par avoir la mine basse», écrivait le dramaturge. A n'en point douter, Médée, c'était Raymond Lévesque.

En 1954, Raymond Lévesque s'en vole vers la France où il séjournera pendant cinq ans. Il chante dans les cabarets parisiens et devient l'ami des Jacques Brel, Barbara, Jean Ferrat et Guy Béart. «*Je suis arrivé à Paris le 1^{er} mai 1954, se souvenait-il récemment au cours d'un entretien avec Le Devoir. J'étais accompagné de Serge Deyglun. J'ai commencé à chanter sur la Rive gauche, à l'Echelle de Jacob, chez Patachou et à l'Ecluse. J'ai connu Brel en juillet. Il arrivait de Bruxelles avec sa guitare. Il était fauché. On était tous fauchés, mais il y avait beaucoup d'entraide. On chantait dans les boîtes mais on n'était pas payés beaucoup. On faisait quatre ou cinq chansons puis on courait vers une autre boîte. Je croisais parfois Brel en chemin. On se refilaient des contrats. Vers trois heures du matin, on se rencontrait tous à l'échaudée et on buvait un pot. C'était la fin de l'époque de la bohème.*»

En 1956, un grand garçon très timide et un peu maladroit se rend dans la loge d'Eddie Constantine à l'Olympia. Debout, son papier à la main, sans piano, Raymond Lévesque lui chante *Quand les hommes vivront d'amour*. Bouleversé, Constantine lui demande sur-le-champ la permission



MARC-ANDRÉ GRENIER

Rares sont ceux qui ignorent que Raymond Lévesque est l'auteur d'une des chansons les plus célèbres du siècle, *Quand les hommes vivront d'amour*.

de l'enregistrer. Un classique de la chanson, traduit dans des dizaines de langues, venait de naître.

Quarante ans plus tard, l'auteur doit encore corriger une fausse impression. «*Les gens s'imaginent que je*

suis millionnaire parce que j'ai écrit cette chanson. C'est faux. J'ai toujours vécu dans la pauvreté et dans la misère, confiait-il la semaine dernière. Ma carrière, ça n'a pas très bien marché. Faut pas mélanger mes chansons et ma carrière. Je n'étais pas un fonceur. J'étais un timide.»

De retour au Québec en 1958, Raymond Lévesque joint Hervé Brousseau, Clémence Desrochers, Jean-Pierre Ferland, André Gagnon et Claude Léveillé dans l'aventure des Bozos. C'était l'époque héroïque des boîtes à chansons, l'époque des filets de pêche, des bougies, des Gitanes et des frissons. Raymond Lévesque a largement contribué à lancer cette mode. Il a aussi monté des dizaines de revues satiriques.

Cela dit, le théâtre a toujours occupé une large place dans le parcours artistique de Raymond Lévesque. Dès 1953, son rôle dans *Zone* de Marcel Dubé lui a valu le prix du meilleur rôle de soutien au Festival d'art dramatique du Canada. En 1958, il a créé *Médée* à la télévision de Radio-Canada. A titre de comédien toujours, il fut aussi de la distribution de «*De 9 à 5*», également de Marcel Dubé.

Depuis 1970, Raymond Lévesque se consacre presque exclusivement à l'écriture poétique, théâtrale et humoristique. Farouche militant indépendantiste — il n'a jamais caché son amertume envers les modérés et les étapistes —, il écrit régulièrement des lettres ouvertes aux grands quotidiens montréalais, lettres dans lesquelles il pourfend les riches et les puissants de ce monde.

Atteint de surdité totale, Raymond Lévesque continue quand même de chanter dans des petites boîtes, accompagné de sa fidèle complice Céline Arsenault. Il pousse le courage jusqu'à s'accompagner au piano,

même s'il ne s'entend pas jouer. Pour suivre la cadence, il lit sur les lèvres de sa Céline.

Bien qu'il ait écrit de nombreuses pièces de théâtre (*Allez et ne vous reproduisez plus*, *On est deux faut se parler*, *Bigaouette*, *C'est à ton tour René mon cher*), Raymond Lévesque ne s'est jamais imposé comme une figure dominante de la dramaturgie québécoise.

Depuis une vingtaine d'années, Raymond Lévesque vit donc dans le silence et, dans une certaine mesure, dans l'oubli. En 1996, toutefois, on a enfin entrepris de lui rendre justice. Les FrancoFolies ont célébré ses 50 ans de carrière en lui organisant une fête réunissant

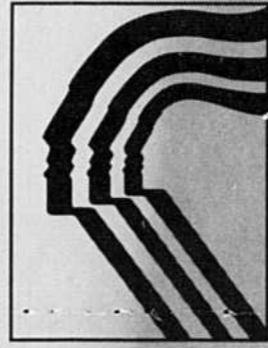
Jean-Pierre Ferland, Luce Dufault, Paul Piché, Dan Bigras et d'autres artistes venus reprendre *A Rosemont sous la pluie*, *Bozoz-culottes*, *Les Trottoirs* et autres chansons de son immense répertoire. Lévesque a écrit plus de 400 chansons. «*Je calcule que j'en ai à peu près 60 de bonnes*», avoue-t-il.

Quand il a appris qu'on lui décernait le prix Denise-Pelletier, Raymond Lévesque a été à la fois touché et surpris. «*A chaque année, depuis 1974, j'envoyais ma candidature, admet-il. J'étais parfois frustré de voir que d'autres, qui avaient beaucoup moins fait que moi, passaient avant. Je suis donc très honoré de le recevoir cette année. J'y vois une grande marque de reconnaissance. La bourse qui accompagne le prix m'aidera à mieux finir mes jours. Car je vis très modestement.*»

Mais par-dessus tout, ce qui réjouit Raymond Lévesque, c'est de voir qu'il échappe à la fatalité de l'oubli. Tant d'affection et de reconnaissance le comble. Il arrive parfois que les hommes vivent d'amour. Peut-être que les beaux jours sont commencés.

À Paris
il devient
l'ami des
Jacques Brel,
Barbara,
Jean Ferrat
et Guy Béart

Les lauréats
des Prix du Québec 1997



Qui sont-ils?

Découvrez-les en 10 portraits
tous les lundis à 21h30
dès le 12 janvier à

Télé-Québec

Une présentation du
Ministère de la Culture et des Communications
et du

Ministère de l'Industrie, du Commerce, de la Science et de la Technologie



Gilles Marcotte
Prix Athanase-David
Littérature



Irène F. Whittome
Prix Paul-Émile-
Borduas
Arts visuels



Raymond Lévesque
Prix Denise-Pelletier
Arts d'interprétation



Colin Low
Prix Albert-Tessier
Cinéma



France Gagnon
Pratte
Prix Gérard-Morisset
Patrimoine



Pierre Bourgault
Prix Georges-
Émile-Lapalme
Langue française



Louis Legendre
Prix Marie-Victorin
Sciences pures et
appliquées



Margaret Lock
Prix Léon-Gérin
Sciences humaines



Kresmir Krnjevic
Prix Wilder-Penfield
Recherche
biomédicale



Roger A. Blais
Prix Armand-Frappier
Développement
d'institutions de
recherche ou promotion
de la science
et de la technologie

LES GRANDS PARTENAIRES DES PRIX DU QUÉBEC



Québec

• PRIX DU QUÉBEC •

Prix Marie-Victorin

Le jardinier des mers

L'océanographe Louis Legendre étudie la flore aquatique avec la ferveur d'un horticulteur qui cultive son potager

Conrad Kirouac, mieux connu sous le nom de frère Marie-Victorin (1885-1944), a été un célèbre botaniste. Son nom a été donné au prix qui souligne une contribution marquante aux sciences de la nature et du génie.

RÉGINALD HARVEY
COLLABORATION SPÉCIALE

Depuis près de 25 ans, Louis Legendre poursuit une carrière en enseignement et en recherche à la faculté des sciences et du génie de l'Université Laval de Québec. Appuyé par des équipes de recherche multidisciplinaires et à l'aide de moyens scientifiques sophistiqués, cet océanographe étudie la flore aquatique avec la même ferveur que l'horticulteur qui cultive son potager.

Devenu rapidement une sorte de jardinier explorateur des mers, ce professeur titulaire au département de biologie de Laval a d'abord complété des études de premier cycle en biologie à l'Université de Montréal où il a obtenu un baccalauréat, spécialité zoologie, en 1967. De là, il est passé à l'Université Dalhousie d'Halifax qui lui a décerné un doctorat en océanographie en 1971. Sitôt après, il entreprit un stage post-doctoral de deux ans à la station zoologique de Villefranche-sur-Mer, en France, qui servit de porte d'entrée à une carrière scientifique internationale qui dure depuis près d'un quart de siècle.

«Pour les animaux terrestres que nous sommes, il n'est pas à prime abord toujours facile de comprendre des milieux océaniques, qui sont tridimensionnels», fait observer Louis Legendre. Sur terre, afin d'améliorer le rendement de certaines cultures, l'homme procède à des interventions mécaniques et à des manipulations du

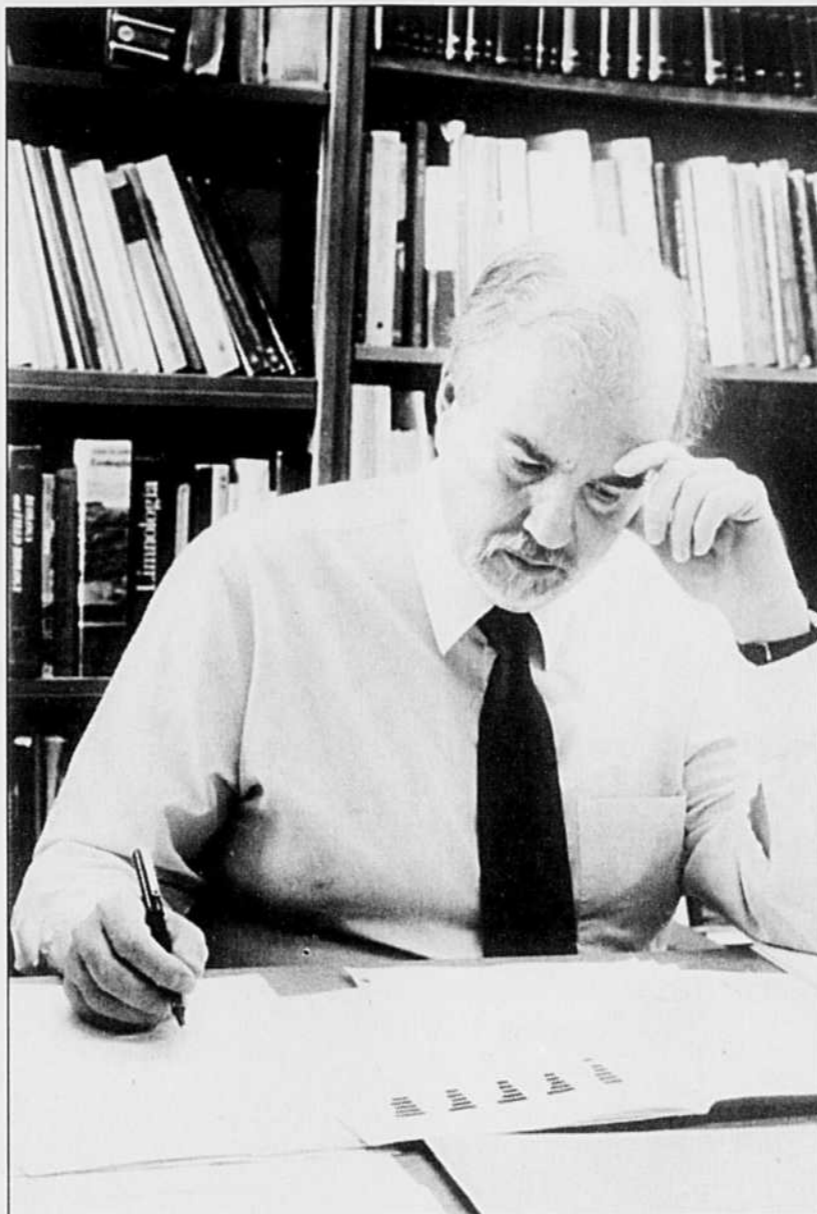
sol, qui activent le processus de la photosynthèse et favorisent la croissance des végétaux. Le fait d'ajouter de l'énergie mécanique permet aux plantes d'être plus efficaces dans l'utilisation de l'énergie solaire.»

En transposant ce phénomène en milieu marin, il est possible de comparer différentes régions de l'océan où il y a sensiblement la même quantité d'énergie solaire, sans que le niveau de production des végétaux soit le même d'un endroit à l'autre. «A certains endroits, il existe des conditions hydrodynamiques plus avantageuses pour le milieu; le comportement ou le mouvement des masses d'eau est propice à générer une production biologique plus grande.»

Il n'est pas toujours facile de comprendre les milieux océaniques qui sont tridimensionnels

Cette production biologique plus ou moins abondante donne à son tour naissance au carbone, auquel — comme l'a découvert Louis Legendre au fil de sa carrière — il peut arriver «trois grandes choses importantes pour notre environnement.»

Selon le va-et-vient des océans, ce carbone s'achemine à trois endroits différents: ou bien il est respiré immédiatement et il est en quelque sorte perdu pour l'aspect biologique; ou bien il est transmis à l'intérieur de l'écosystème et il se rend jusqu'aux poissons, contribuant ainsi à rendre des régions plus intéressantes pour la pêche; ou encore, ce carbone est dirigé vers le fond et il est ainsi sous-traité à l'atmosphère où, plutôt que d'ajouter à l'effet de serre, il participe au ralentissement du réchauffement de la planète.



MARC-ANDRÉ GRENIER

Pour élaborer la théorie de l'océanographie biologique qu'il soutient depuis 1994, le professeur Legendre a interrogé les mers de plusieurs continents.

«Sous l'influence des énergies mécaniques naturelles, comment les systèmes fixent-ils du carbone sous forme biologique et, par la suite, où ce carbo-

ne se dirige-t-il?» Telle est la question fondamentale posée par le professeur Legendre, et sur laquelle repose la théorie de l'océanographie biologique qu'il soutient depuis 1994. Pour y répondre, il interroge les mers de plusieurs continents.

En début de carrière, Louis Legendre, en collaboration avec ses collègues de l'Université McGill, a étudié durant dix ans le comportement des masses d'eau de l'estuaire et du golfe de Saint-Laurent. L'équipe de chercheurs a exploré là une zone marine particulièrement dynamique et agitée, à partir de laquelle il lui a été possible d'élaborer des modèles de recherche théoriques. Selon le professeur, le modèle théorique constitue un élément de base indispensable au chercheur, qui sert à orienter les explorations sur le terrain même, ou encore les recherches effectuées par bouées et par satellites.

Après ces premières expériences, l'équipe de chercheurs s'est transportée vers les eaux nordiques de la région de la Baie James, où les modèles développés précédemment se sont révélés fort utiles. À tel point que le Groupe interuniversitaire de recherches océanographiques du Québec allait devenir rapidement, sur le plan nordique, l'un des principaux regroupements de chercheurs au Canada, et atteindre à une réputation internationale. En fait, sur la scène mondiale, le GIROQ — dont fait toujours partie Louis Legendre — est aujourd'hui en charge de projets majeurs de recherche en milieu polaire.

Simultanément, les travaux du professeur se sont orientés dans le secteur tropical, là où les conditions rencontrées sont elles aussi particulièrement difficiles. Il élabore en ces termes: «Nous nous sommes toujours intéressés à cet angle de comparaison

entre les différents milieux où, au départ, nous nous plaçons dans les conditions les plus défavorables, dans des conditions où ça ne devrait pas marcher. À ce moment, nous sommes contraints d'améliorer le modèle et de comprendre de nouveaux aspects dans la relation entre hydrodynamique et production biologique.»

Les activités du professeur Legendre le conduisent fréquemment à différents endroits du globe. Il avoue ses préférences pour l'Asie et l'Europe, plus particulièrement pour le Japon, la France et l'Allemagne. Ces nombreux voyages l'éloignent cependant de l'enseignement auquel il ne demeure pas moins profondément attaché. Il reconnaît volontiers que si la tâche d'enseignant ne l'intéressait pas, il ne serait tout simplement pas à l'université mais ailleurs. Il dit apprécier grandement le contact avec les jeunes auprès desquels il lui est possible de faire circuler ses idées.

Pourquoi retrouve-t-on davantage de plancton dans un site de la mer plutôt que dans l'autre?

Pour l'instant, il fait partie du groupe select d'une douzaine de professeurs qui, au Canada, profitent d'une prestigieuse bourse Killam, et sont dégages pour deux ans de toute tâche d'enseignement. Durant ces deux années, Louis Legendre tentera d'élaborer un cadre théorique à l'intérieur duquel viendra se mouler l'océanographie biologique.

«Un tel cadre existe déjà pour l'océanographie physique, constate-t-il, mais, dans le secteur biologique, quoique beaucoup de travaux aient été publiés par les uns et les autres, le tout reste relativement disjoint.» Voilà pourquoi il se lance encore une fois dans l'inédit en s'attaquant à la réalisation de ce fondement théorique sur l'océanographie biologique, tout en manifestant l'intention de poursuivre ses autres travaux de recherche en cours.

LES PRIX DU QUÉBEC 1997

L'Université Laval rend hommage aux lauréats des Prix du Québec.

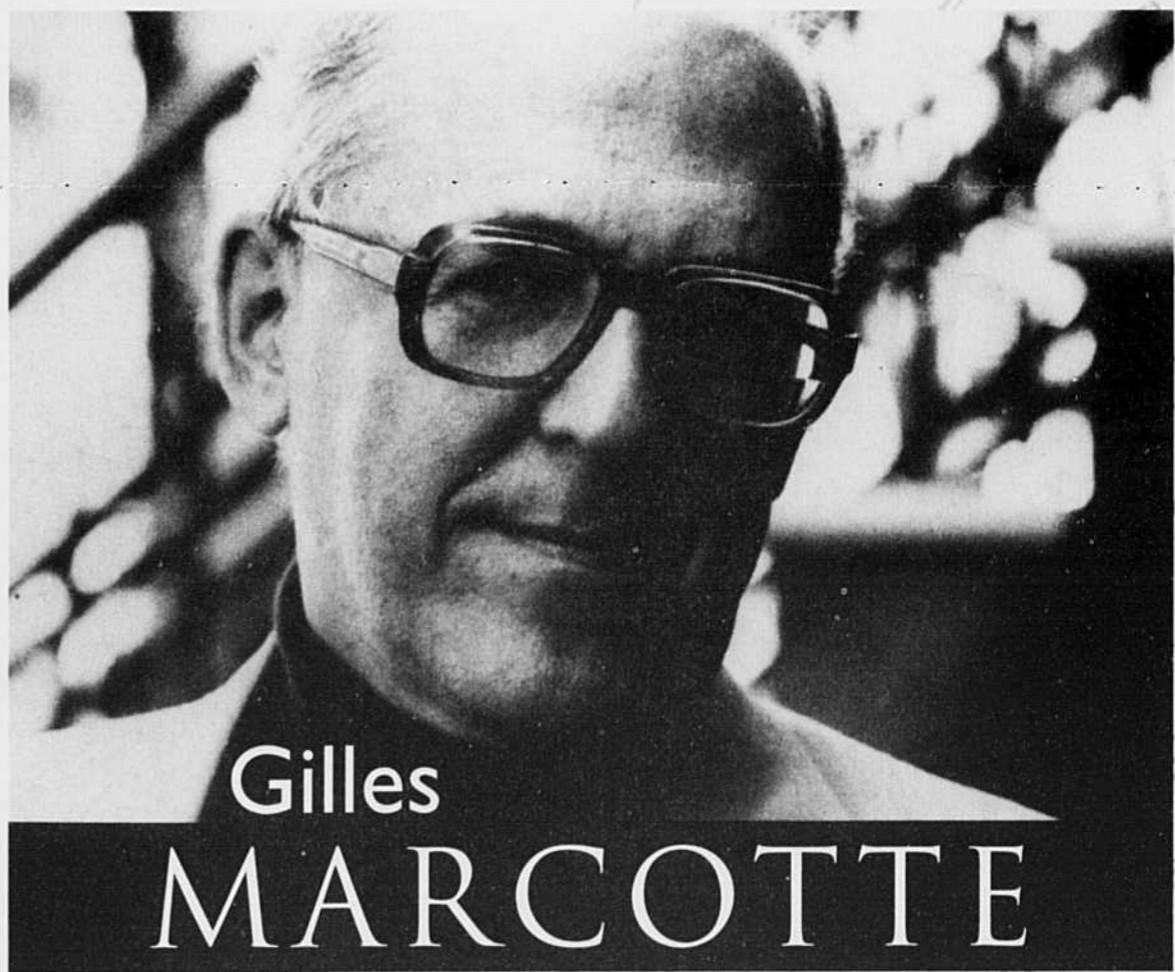
www.ulaval.ca

Elle témoigne plus particulièrement sa reconnaissance à l'un de ses professeurs, monsieur Louis Legendre, pour l'obtention du prix Marie-Victorin qui couronne sa carrière au service du développement et de la diffusion des connaissances en océanographie biologique au sein de l'Université Laval.

UNIVERSITÉ LAVAL

LE SAVOIR DU MONDE PASSE PAR ICI

Prix Athanase-David



Gilles MARCOTTE



Une mission difficile
roman

«Le nouveau Marcotte est un Marcotte nouveau, tout entier œuvre jubilatoire, il s'est bien amusé, nous aussi, merci.»

Réginald Martel, *La Presse*

104 pages • 16,95 \$



L'Amateur de musique
essai

«Cher Gilles Marcotte, vous remercierais-je assez de m'avoir procuré ce plaisir, que dis-je? cet enchantement à la lecture de *L'Amateur de musique*. Courez vite l'acheter. Vous le dévorerez.»

Odile Tremblay, *Le Devoir*

240 pages • 22,50 \$



Écrire à Montréal
essai

Écrire à Montréal, qu'est-ce à dire? Qu'est-ce que l'écriture montréalaise? Qu'est-ce que Montréal? À ces questions, les écrits rassemblés dans *Écrire à Montréal* tentent d'apporter des réponses.

186 pages • 22,50 \$

DU MÊME AUTEUR

La Vie réelle

NOUVELLES
238 pages • 19,95 \$

La Prose de Rimbaud

ESSAI
196 pages • 15,95 \$

Boréal
Qui m'aime me lise.

• PRIX DU QUÉBEC •

Prix Athanase-David

L'amant des lettres

Comment définir Gilles Marcotte autrement
que par cette flamme pour les lettres qu'il démontra toute sa vie

En 1922, Athanase David (1882-1953) créait les concours littéraires et scientifiques qui sont à l'origine des actuels Prix du Québec. Au prix qui porte son nom sont aujourd'hui admissibles les auteurs de la plupart des genres littéraires.

MARIE-ANDRÉE
CHOUINARD
LE DEVOIR

Un peu partout dans le bureau, sur les murs, les petites tables, c'est la matière première qui trône: le livre. Matière première qui, combinée à un esprit fin, une plume agile, à la passion de la littérature, donne pour résultat un écrivain reconnu, un lecteur assidu, celui que l'on récompense pour tous ces mots lus et écrits en lui décernant le prix Athanase-David: Gilles Marcotte.

Comment le définir autrement que par cette flamme pour les lettres, qu'il démontra toute sa vie comme journaliste, professeur, écrivain bien sûr, comme critique aussi. Des piles de livres à feuilletter et à lire, des projets d'écriture plein la tête, Gilles Marcotte baigne toujours dans la littérature. Et il en est fort aise.

«Mes lectures me suggèrent des choses, c'est certain, que je mijote et qui donnent lieu à des livres, raconte-t-il à propos de sa propre écriture, très liée à celle des autres pour les idées soudainement générées. On écrit à partir de la vie, des événements qui nous touchent, mais on écrit aussi beaucoup à partir de ce qu'on lit. C'est Malraux qui disait que la peinture ne s'apprend pas seulement dans la nature, mais à partir des tableaux que l'on voit. C'est la même chose pour les livres!»

D'abord initié au plaisir de la littérature par le biais des études, où il découvre notamment les *Sermons* de Bossuet, une rencontre qui le hante aujourd'hui encore, Gilles Marcotte

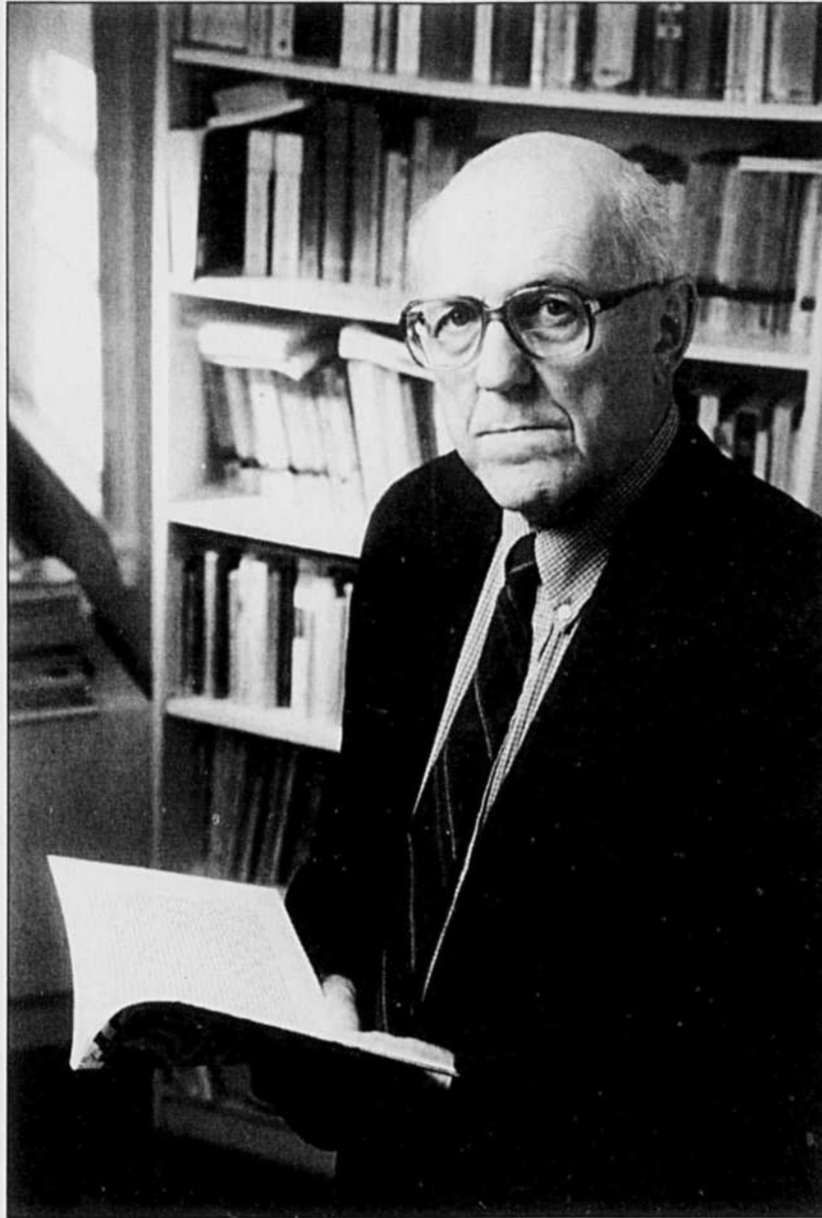
poursuit sa découverte de la littérature en goûtant au journalisme. C'est d'abord à *La Tribune* de Sherbrooke qu'il fait un bref passage, «des plus formatifs», et touche à plusieurs des cordes du journalisme. Puis c'est au *Devoir* qu'il prête sa plume, entre 1948 et 1955, d'abord aux pages générales, jusqu'à ce qu'on lui propose, contre toute attente, le secteur de la littérature.

«J'ai été très étonné mais le plus ravi des hommes! La littérature, c'était une passion pour moi. Mais ça m'a demandé à l'époque énormément de travail de rattrapage, parce que je n'avais pas lu les grands classiques que tous mes collègues issus de Brébeuf connaissaient déjà.»

Le «rattrapage» a porté fruit. Après *Le Devoir*, c'est *La Presse* qui lui ouvre sa salle de rédaction, et même son comité de rédaction. L'univers du magazine bénéficie aussi des jugements éclairés de Gilles Marcotte, qui collabore aux *Écrits du Canada français*, à *Cité libre*, *Lettres nouvelles*, *Vice Versa* en plus de tenir une chronique régulière dans *L'actualité*. Auteur (ou coauteur) de dix-sept livres — le plus récent d'entre eux étant *Écrire à Montréal*, 1997 — Gilles Marcotte a goûté à divers genres littéraires, de l'anthologie (*Anthologie de la littérature québécoise*, 1978-1980) à l'essai (*Le Temps des poètes*, 1969), en passant par le roman (*Le Poids de Dieu*, 1962) et le recueil (*Une littérature qui se fait*, 1962).

«Mais je n'ai jamais fait de poésie, jamais. D'ailleurs, j'en serais tout à fait incapable», affirme ce grand lecteur de poésie, qui est passé à *La Tribune*

Gilles
Marcotte —
journaliste,
professeur,
écrivain,
critique —
baigne
toujours dans
la littérature



MARC-ANDRÉ GRENIER

Ces nombreux livres qui lui passent entre les doigts, Gilles Marcotte les ouvre tous mais n'en achève pas toujours la lecture.

sous la direction du poète Alfred Desrochers, aussi fervent admirateur de Rimbaud, et qui se nourrit encore

souvent, pour son plus pur plaisir mais aussi pour fins de critique, des poèmes d'autres auteurs.

À la faveur d'une épopée récente en Grèce, le lecteur en lui s'est lancé en défi de taille: après avoir réussi à lire en entier *L'Odyssée* d'Homère, il voulait cette fois entamer et terminer *L'Iliade*, «chose que je n'avais pas encore réussi à faire, dit-il, malgré quelques tentatives». Cette fois, «peut-être à cause du voyage en Grèce, du contexte favorable à ce genre de lecture», il a réussi. Et aimé.

Dans ce livre, comme dans tous les autres qui passent sous sa main et son œil averti, de petites notes. «C'est d'ailleurs pourquoi je déteste les livres empruntés et que les gens trouvent étranges de m'emprunter un des miens: j'y écris ce qui me passe par la tête en cours de lecture.»

L'une de ses multiples vies, et non la moindre, l'a fait longtemps rôder dans les couloirs de l'Université de Montréal, où il a enseigné au département d'études françaises dès 1966. A la retraite depuis quelques années déjà, Gilles Marcotte regrette parfois — «sans en faire un drame, tout de même» — cette tribune et les échanges que cette position entraînait. «Lorsqu'on enseigne, et que le cœur de notre enseignement est la littérature, on apprend tellement. Finalement, si on enseigne aux étudiants, c'est par inadvertance», affirme en souriant celui qui jure «n'avoir rien lu, même si j'ai l'air comme ça d'avoir beaucoup lu». Autant les échanges avec les étudiants, sous la forme de séminaires par exemple, que ceux avec les collègues, ont nourri ses connaissances et même alimenté les idées de livres, tel *Le Roman à l'imparfait*.

Après avoir été souventes fois récompensé par les prix et honneurs, l'écrivain reçoit le Prix Athanase-David avec un immense bonheur. «Il est sans doute un peu différent des autres parce qu'il récompense l'ensemble de l'œuvre et non pas un élément.» Cela

donne-t-il pour autant le goût d'aller fouiner dans ces nombreuses pages qu'il a lui-même écrites, histoire de contempler cet ensemble? «Non! Sur-tout pas! La conscience d'écrire des chefs-d'œuvre ne m'habite vraiment pas. Le doute est toujours présent même si de temps à autres, il vous arrive de regarder certains de vos textes et de vous dire que c'est intéressant.»

L'écriture, qui commence dans la tête longtemps avant d'être couchée sur le papier, coule une fois que la première phrase est trouvée. «Mais cette première phrase peut me donner beaucoup de fil à retordre cependant.»

Ces nombreux livres qui lui passent entre les doigts, Gilles Marcotte les ouvre tous mais n'en achève pas toujours la lecture. «Le plaisir de la lecture est des plus importants pour moi, sinon essentiel.»

Lorsque
des lecteurs
qu'il estime
ont adoré
ce qu'il
a détesté,
il reprend
souvent
la lecture
du livre

Mo-deste, chamboulé lorsque des lecteurs qu'il estime ont adoré ce qu'il a détesté, il retourne au livre qu'il avait négligé, en reprend la lecture pour vérifier si son jugement n'aurait pas connu une faille. «J'y retourne, j'en lis 50 pages, et puis j'en suis convaincu: c'est mauvais. Mon premier jugement était le bon. Mais je reste troublé, parce que si cette personne, dont j'estime le jugement, a aimé et moi pas, c'est signe que j'ai peut-être des exigences de lecture qui sont un peu différentes de celles du milieu», explique Gilles Marcotte, qui trouve qu'on publie peut-être un peu trop au Québec, la quantité empiétant soudainement sur la qualité.

A travers ses activités de critique, qu'il poursuit assidûment, et ses lectures variées — «il faut lire de tout!» —, l'écrivain a plusieurs projets d'écriture à gauche et à droite. Par sa collection d'ouvrages, que l'on souhaite de plus en plus volumineuse, il transmettra donc encore longtemps cet amour de la littérature.

L'Université de Montréal
rend hommage à

Gilles
Marcotte



récipiendaire
du Prix Athanase - David

Professeur émérite
du Département d'études françaises,
Gilles Marcotte
a marqué la vie culturelle du Québec
par ses nombreuses publications
et critiques littéraires.

Université
de Montréal



Félicitations

À IRENE F. WHITTOME
RÉCIPIENDAIRE DU PRIX PAUL-ÉMILE-BORDUAS 1997!

Le Musée du Québec est fier d'avoir proposé la candidature de cette grande artiste dont la production riche et variée est profondément inscrite dans l'héritage culturel contemporain du Québec.

MUSÉE DU QUÉBEC

Parc des Champs-de-Bataille, Québec, G1R 5H3 • 418 643-2150 • <http://www.mdq.org>
Le Musée du Québec est subventionné par le ministère de la Culture et des Communications du Québec.

• PRIX DU QUÉBEC •

Prix Paul-Émile-Borduas

Une artiste multidisciplinaire

La production d'Irene F. Whittome est passée par la gravure, le dessin et la peinture, qu'elle a laissés de côté pour se livrer à l'assemblage

Paul-Émile Borduas (1905-1960) a été l'une des principales figures de la peinture de l'après-guerre. Le prix qui porte son nom souligne le travail de création dans les secteurs des arts visuels, des métiers d'art, de l'architecture et du design.

BERNARD LAMARCHE
COLLABORATION SPÉCIALE

Après l'architecte Melvin Charney, récipiendaire l'an dernier, l'artiste multidisciplinaire Charles Gagnon (1995), les sculpteurs Henry Saxe (1994) et Armand Vaillancourt (1993), ainsi que l'architecte Dan S. Hanganu (1992), le gagnant du prix Paul-Émile-Borduas de cette année est une gagnante, une première depuis dix ans, moment où Françoise Sullivan l'emportait. Depuis que le prix est attribué, la production de quatre femmes a été reconnue en incluant la lauréate de cette année, les autres étant, outre Sullivan, Betty Goodwin (1986) et Marcelle Ferron (1983).

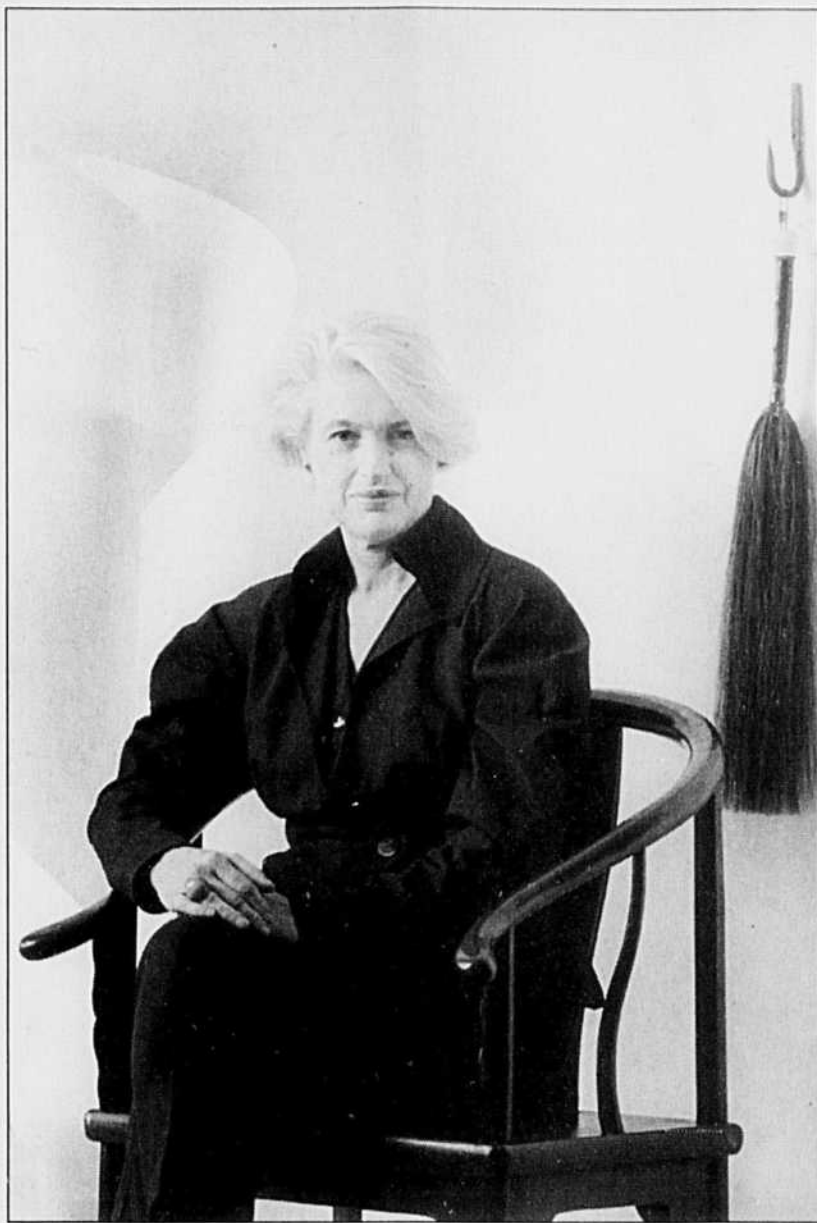
Cette année, le prix a été remis à Irene F. Whittome, une artiste dont la carrière s'allonge sur près de trente ans et dont la production, depuis le début des années quatre-vingt-dix, a connu — paradoxalement, serait-on tenté d'ajouter — la reconnaissance la plus complète de la part de certaines instances institutionnelles importantes.

On a pu voir son visage à la façade du Musée d'art contemporain jusqu'à tout récemment, une idée qui la fait réfléchir sur la place donnée à l'image des artistes et des personnalités publiques en général dans notre société («*Présentement, on impose ces images, plus proches des idées qu'on se fait de l'art et des artistes*»). Elle est aussi l'une des artistes, avec Robert Racine, qu'on a interviewés pour *L'alchimiste et l'enlumineur*, le documentaire de Diane Poitras sur l'art contemporain.

La production de Whittome est passée tantôt par la gravure, tantôt par le dessin ou la peinture, pratiques qu'elle a laissées de côté pour se livrer à l'art de l'assemblage, qui aborde, à travers l'accumulation d'objets, l'idée même de connexion, celle du musée personnel et de la fiction qu'elle permet de produire.

«Je suis en quelque sorte une outsider. Je ne suis pas née ici. Venant de Vancouver, j'ai adopté Montréal il y a trente ans maintenant. Mes rencontres avec des Québécois à Paris, pendant mon séjour de six ans là-bas, a beaucoup déterminé mon choix de m'établir ici. Ce prix vient confirmer le choix que j'ai fait. Le contact que j'ai avec le Québec est très dense. L'honneur est d'autant plus apprécié en fonction de ce contexte, comme si la société qui m'a accueillie confirmait cette réception. Je crois fermement qu'il faille aller là où il y a une réception pour nous. Pour ma part, la curiosité reste toujours, la communication entre moi et la culture qui m'entoure va continuer.»

Comme plusieurs des lauréats du prix Borduas auparavant — Charney, Goulet, Sullivan, Molinari, Comtois — la carrière de Whittome est marquée d'un long engagement envers l'enseignement. «*J'ai commencé à enseigner à l'Université Concordia presque à ma descente de l'avion, lors de mon arrivée en 1968.*» Contrairement à ce qu'on entend souvent, elle n'est pas de ceux qui pensent que l'enseignement nuit à la poursuite d'une carrière et d'une pratique en arts visuels: «*On se renseigne par l'en-*



MARC-ANDRÉ GRENIER

À travers l'accumulation d'objets, Irene Whittome aborde l'idée de connexion, celle du musée personnel et de la fiction qu'elle permet de produire.

seignement. Après avoir commencé en 1974 à enseigner à la maîtrise, j'ai ouvert une catégorie, Open media, qui n'est ni technique mixte ni multimédia, pour encadrer les gens qui n'entraient pas dans les catégories

connues. L'enseignement donne un tremplin énorme pour rester sensible à ce qui se passe ailleurs. Du moins, c'est ce que je crois que l'enseignement devrait être. C'est une question d'engagement. Mon travail et l'enseignement, c'est ma manière d'être très présente à la société. Je n'ai pas voulu mettre l'accent sur le côté administratif de l'enseignement, bien qu'il fasse partie de cet engagement. L'expérience nous centre sur nos pratiques et nos engagements. Il faut intégrer l'enseignement à la pratique artistique.»

Et Whittome d'enchaîner: «*Avec les images d'artistes, la ligne est mince entre l'art et le showbiz. L'enseignement de Joseph Beuys passait par la figure mythique du chaman. À la figure de l'alchimiste, comme projection de moi-même, je préfère celle moins mythique du transformateur. La transformation est essentielle à une société, aux individus aussi. L'éducation transforme la nature des choses. L'exigence de performance et de ponctualité mine un peu la réceptivité des gens. La recherche est essentielle. Dans mon enseignement, j'essaie de montrer aux étudiants que la réception des œuvres doit être intégrée à ce processus de recherche.»*

En effet, l'artiste reçoit une attention toute spéciale depuis quelque temps. En commençant par le Musée d'art contemporain de Montréal, qui a consacré récemment les salles de sa collection permanente aux œuvres de Whittome, dans une sorte de mini-rétrospective de sa production, *L'archéologie de l'imaginaire*, agrémentée de deux nouvelles pièces. L'an passé, c'était au tour du Musée des beaux-arts du Canada; deux œuvres, *Curio* et *Clavier* faisaient l'objet d'une présentation particulière. Auparavant, en 1995, avec l'exposition *Consonance*, le Centre international d'art contemporain ouvrait ses

salles au travail de Whittome, un travail largement centré sur l'idée de la collection, des cabinets de curiosités.

Là ne s'arrête pas le passage des œuvres de Whittome dans les musées. Le Centre canadien d'architecture lui a ouvert les portes de sa propre collection, que l'artiste pourra fouiller en prévision de l'exposition *L'embarquement pour Katsura* qui aura lieu de novembre 1998 à février 1999, avec comme conservateur invité Laurier Lacroix, alors que le Musée de Québec et son directeur John Porter, qui cette année soutenait la candidature de Whittome, préparent une rétrospective de ses œuvres «à l'occasion du prochain millénaire.»

Les résidents de la région de Québec peuvent actuellement voir les œuvres de Whittome appartenant à la collection du MACM à la maison Hamel-Bruneau, à Sainte-Foy, jusqu'au 11 janvier, une exposition réalisée par Josée Bélisle, conservatrice de la collection permanente de l'établissement montréalais. On pourra rencontrer l'artiste sur place le 11 janvier en après-midi.

Difficile de ne pas sourire face à l'accession d'Irene Whittome à la reconnaissance muséale. En effet, l'artiste, en 1987, dans une entrevue avec Lorne Falk, déclarait que selon elle, les musées soutenaient mal la

vitalité des œuvres. Devant cette situation, Whittome, sans se rétracter, répond: «*La vie est pleine de contradictions. Les structures changent. Les œuvres exigent d'être dans le présent. Les musées sont réellement des archétypes du passé, mais on va vivre avec eux. Par exemple, la maison Hamel-Bruneau est un musée-maison, l'intimité qui s'y dévoile anime le travail. Les gens n'habitent pas suffisamment les œuvres. D'autres structures, je le crois, vont éventuellement accueillir ces dernières. C'est une question de temps.»*

Irene F. Whittome

«L'itinéraire d'Irene F. Whittome est à l'image de la réalité contemporaine québécoise par ses contrastes, par son oscillation entre la conscience et la spontanéité, par son ouverture sur le monde, par sa polyvalence ainsi que par sa capacité de se renouveler sans cesse. De fait, nous voici face à l'évolution permanente d'une artiste qui explore l'univers et nous en révèle par abstraction les dimensions fondamentales, chacun d'entre nous étant appelé à décoder l'image ou l'installation suivant sa sensibilité propre. Il y a également chez Whittome un singulier processus d'appropriation de l'univers à travers une lecture des êtres et des choses qui table sur la sélection, la représentation et l'assemblage d'éléments signifiants.»

En bref, tout comme la carrière d'Irene F. Whittome se révèle une leçon de vie et de choses, son œuvre constitue une invitation exigeante à explorer en profondeur la réalité qui nous entoure dans le respect de notre héritage collectif et avec une nécessaire sensibilité de l'indicible.»

John R. Porter
Directeur général
Musée du Québec

(extrait de la proposition de candidature de Irene F. Whittome faite par le Musée du Québec au printemps 1997)

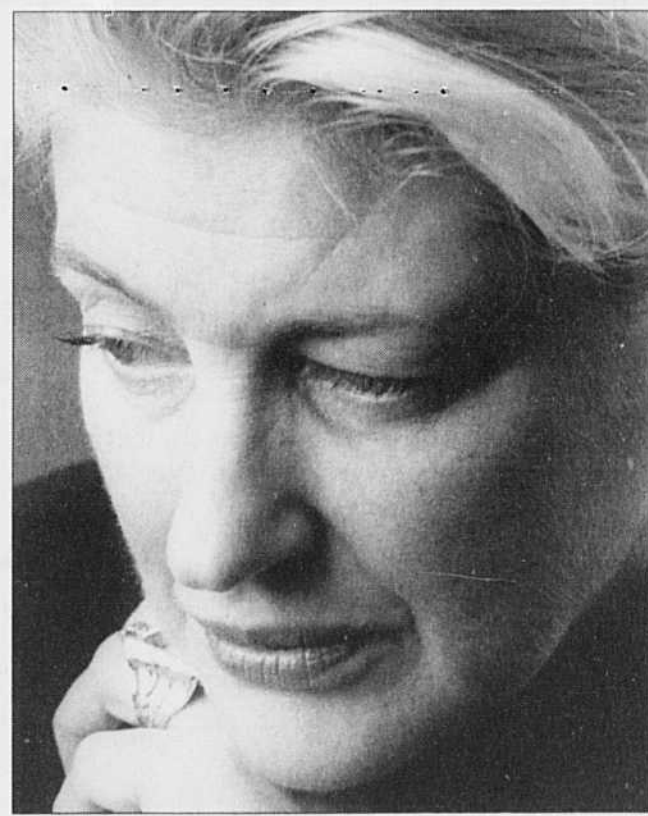


Photo: John Reeves, 1994

Par l'entremise de sa Collection d'œuvres d'art, Loto-Québec désire rendre hommage à la vitalité créatrice d'Irene F. Whittome et souligner sa contribution exceptionnelle au milieu des arts visuels du Québec.

 loto-québec

• PRIX DU QUÉBEC •

Prix Georges-Émile-Lapalme

Un combat de quarante années

Premier lauréat du prix Georges-Émile-Lapalme,
Pierre Bourgault ne l'a pas volé

Le prix qui honore la mémoire de Georges-Émile Lapalme (1907-1985) couronne la carrière d'une personne ayant contribué de façon exceptionnelle à la qualité et au rayonnement de la langue française parlée ou écrite au Québec.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Dans le loft de Pierre Bourgault, il y a de la lumière, des masques africains, un chien tout fou qui adore la visite et vous saute au cou, un perroquet bavard qui demande très galamment: «Qu'est-ce que tu racontes, ma beauté d'amour?» et tousse comme son maître. Pour un peu il fumerait. Pour un peu aussi, l'oiseau déclarerait que la langue c'est le cheval de bataille de la libération d'un peuple, qu'il faut l'astiquer comme une arme et l'aimer comme un enfant. Mais le perroquet choisit à cette étape de marmotter d'un air philosophe.

Quant à Pierre Bourgault, lorsqu'on l'attend côté jardin, tonnant et vitupérant, il vous reçoit côté cour, patient, concentré, doux même, mais d'apparence immuable. Faute de blanchir comme le commun des mortels, la chose étant faite une fois pour toutes, il devient un peu plus sage (quoique toujours vaniteux et fier de l'être), se félicite d'avoir en vieillissant accumulé en guise de provisions des opinions sur à peu près tout

Ce qu'il est, il l'affiche, Pierre Bourgault. À tort et à travers, diront certains. Sa grande gueule lui a ouvert des portes, lui en a fermé d'autres. Des regrets, il en affiche pourtant, «mais aussi une immense faculté de passer à autre chose.» Les intellectuels ont honte d'être intellectuels, Pas étonnant qu'on les méprise au Québec», tranche-t-il. Lui, il n'a pas honte du statut en question.

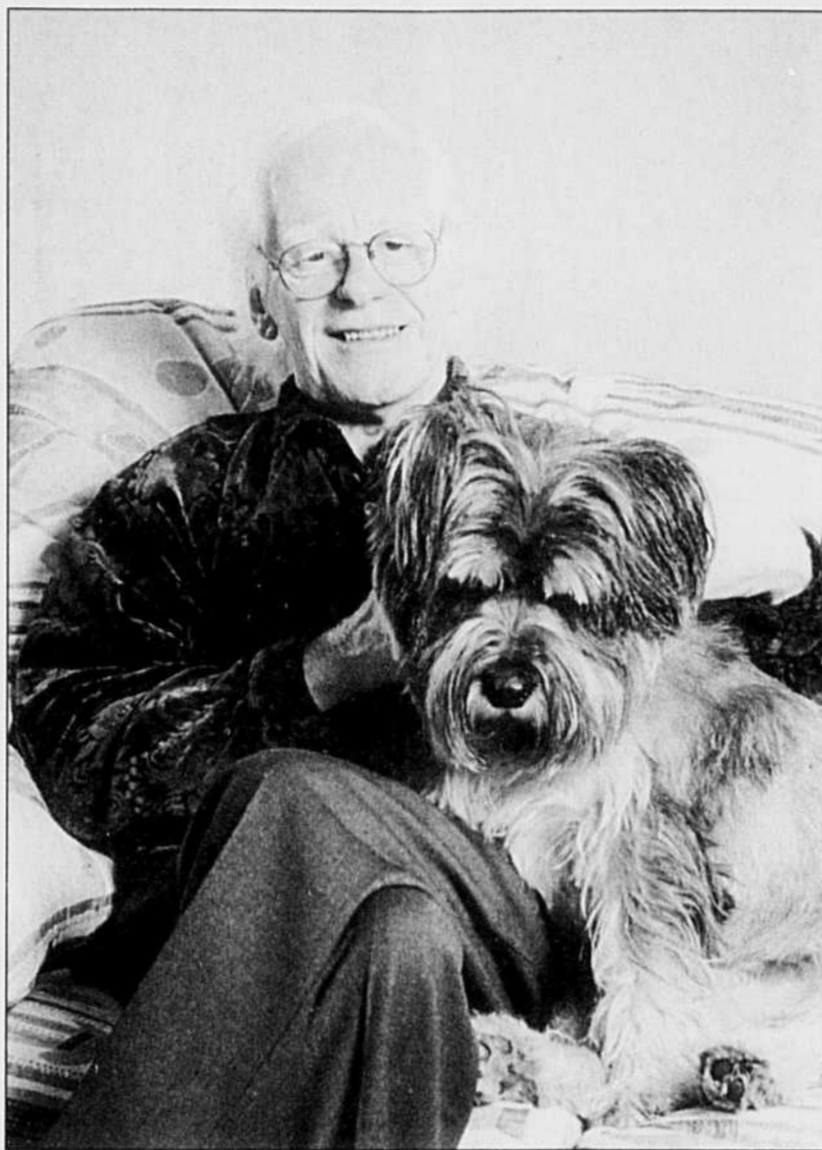
C'est la première mouture du prix Georges-Émile Lapalme, couronnant

une contribution exceptionnelle à la qualité et au rayonnement de la langue française. Pierre Bourgault est le récipiendaire de l'an 1 et force est de constater qu'il ne l'a pas volé. Quarante années à se battre pour cette langue-là sur toutes les tribunes, à houspiller le ministère de l'Éducation en criant qu'il doit hausser ses exigences, à affiner la lame de sa parole comme un outil de combat, à épurer son écriture. Vingt années d'enseignement à fouetter les troupes de ses étudiants en communication, à dire aux parents de s'occuper de leurs enfants au lieu d'abandonner leur éducation aux mains d'un système déficient.

Pierre Bourgault se félicite d'avoir accumulé, avec le temps, des opinions sur à peu près tout

«En général, la société québécoise n'a pas de vocabulaire, soupire Bourgault. À l'école, on n'apprend pas les mots aux enfants. On ne leur enseigne ni Zola, ni Camus ni Proust sous prétexte que ce n'est pas collé à leur vécu de Québécois. Alors qu'ils sont ravis d'élargir leur univers lorsqu'on leur en donne la chance. Mais quand la plupart des professeurs ne savent pas qui est Shakespeare, comment voulez-vous qu'ils l'enseignent?» Du moins Bourgault voit-il dans la réforme Marois et le retour aux matières fondamentales à l'école un pas dans la bonne direction. «Derrière une matière idiote, il y a 200 profs qui l'enseignent. Réussir à faire bouger cet énorme appareil, c'est déjà beaucoup.»

Les lacunes de la langue québécoise, il les lie en partie à la francophobie nationale, vanité mêlée de complexe envers la France, qui porte tant de Québécois à se cramponner à un parler trop pauvre, parfois incompréhensible: «Nous sommes le seul peuple de langue



Tribun comme on n'en fait plus, Pierre Bourgault est conscient que sa force réside dans l'art de captiver les foules avec son verbe.

française au monde qui doit faire sous-titrer ses films pour les présenter à la francophonie. Tu trouves ça normal?»

Sa langue, il la parle avant tout, Pierre Bourgault. Tribun comme on n'en fait plus, conscient que sa grande force

réside dans l'art de captiver, voire d'hypnotiser les foules avec son verbe. Mais encore faut-il avoir quelque chose à dire. À ses yeux, le médium n'est rien sans un vrai message à transmettre. L'orateur a toujours affronté

les auditoires sans texte, mais avec des convictions à défendre, dont l'indépendance politique qu'il revendiquera, promet-il, jusqu'à ce qu'elle vienne au monde, même s'il faut casser des œufs pour faire cette omelette-là.

Quatre mille discours plus loin et quelques millions de lignes écrites, livres et chroniques, sans compter les émissions de radio, les déclarations fracassantes, les engagements politiques, l'homosexualité dite et assumée, les ruptures, les gaffes, le goût de la polémique est encore un sport pour lui. En 1981, claquant la porte du PQ et tournant le dos à son chef René Lévesque, Bourgault avait écrit dans *Le Devoir* une virulente lettre ouverte scellant des adieux à la politique partisane et concluant par un «Je n'ai plus rien à dire» sonnante. Depuis, l'envie de dire l'a repris, Pierre Bourgault. On ne se refait pas.

Le combat pour la langue est pour lui un cheminement vers la clarté, la simplicité. «Emonder, émonder, émonder», répète-t-il. Au *Journal de Montréal*, où il publie ses chroniques trois fois la semaine, Bourgault s'adresse à monsieur tout le monde. Ce qui l'aide à traquer le terme précis. Ça l'aide aussi à varier le menu en évitant de rugir pour rugir. «En vieillissant, on a souvent tendance à se caricaturer soi-même dans son écriture. Et comme pour moi le goût de la polémique est devenu presque une habitude, j'alterne, j'écris sur n'importe quoi, des fois très légèrement, des fois à travers une charge qui porte.»

Comment il est devenu chevalier de la langue française? Un peu par hasard. À East Angus où Bourgault est né en 1934, dans une mer anglophone, rien ne le prédestinait à défendre la cause du français. Mais en 5^e année, il écrivait déjà sans faute. Et surtout il aimait parler haut et fort. Expulsé du collège Brébeuf, où déjà il n'entraîtrait pas dans le moule, Bourgault a fait ses pre-

miers pas sur la place publique comme animateur radio, tâté du théâtre et du journalisme, présidé le RIN de 64 à 68. Tribun, chroniqueur, polémiste. Il fut partout. Le Québec l'a vu aux côtés de Lévesque, puis dressé contre lui, le retrouvait conseiller de Parizeau avant le dernier référendum, puis mis à l'écart pour cause de déclarations tonitruantes. C'est un boxeur, Bourgault.

Son combat pour la langue, au-delà de ses écrits, au-delà de ses discours, il le mène avant tout comme professeur en communication de l'UQAM, répétant aux étudiants l'importance de maîtriser leur instrument oral, d'arrêter de boiter entre langue du discours et parler quotidien et d'adopter un vrai langage digne de ce nom.

Malgré les failles criantes, Pierre Bourgault trouve que la langue parlée a bel et bien évolué au Québec. «Il y a quinze ans, la moitié de ma classe voulait parler joyal, l'autre non. Aujourd'hui, ces débats sont derrière nous. Le joyal, il fallait l'assumer pour mieux le dépasser. C'est fait.»

Avoir survécu à un double pontage cardiaque, une faillite, perdu sa ferme adorée de Saint-David dans la tourmente, fait toutes les folies qu'il avait à faire et même plus, s'être cassé plusieurs fois la poire, il se dit aujourd'hui que rien n'est irremplaçable, surtout pas les biens matériels, il devient même un peu zen. «La sagesse c'est l'absence de désirs. Et comme je suis comblé...»

«Je suis une des quatre ou cinq personnes totalement libres au Québec, estime-t-il. Personne ne peut me censurer. Mais ça m'en a coûté des jobs avant d'arriver là. Je ne sais même pas si je referais tout ce parcours-là aujourd'hui. Le chemin est tellement dur. Quelqu'un m'a demandé un jour: «Si vous n'étiez pas Pierre Bourgault, qu'est-ce que vous auriez voulu être?» J'ai répondu: «Un gars ordinaire avec une femme et un bungalow de banlieue.» Tout ce que je ne suis pas.»

APPEL DE CANDIDATURES

MÉRITES
DU FRANÇAIS
AU TRAVAIL 1998

Êtes-vous méritant?
Êtes-vous méritante?

Les Mérites du français au travail sont des distinctions honorifiques remises à des groupes ou à des personnes en reconnaissance de leurs réalisations en faveur du français dans leur milieu de travail.

Afin de reconnaître la qualité des activités qui ont contribué à promouvoir le français dans les entreprises, les syndicats et l'administration publique, l'Office de la langue française sollicite des candidatures pour les Mérites du français au travail.

Parce que vous méritez bien cette reconnaissance, nous vous invitons à présenter votre candidature, avant le 12 janvier 1998, dans l'une ou l'autre des cinq catégories suivantes :

- ★ Entreprises (grandes, moyennes et petites);
- ★ Technologies de l'information (logiciels, multimédia, sites Internet, etc.);
- ★ Administration (ministères et organismes gouvernementaux, ordres professionnels, organismes municipaux, scolaires, de santé et de services sociaux);
- ★ Syndicats et associations de travailleurs et travailleuses;
- ★ Activités de la Semaine du français au travail 1997.

Les noms des lauréats et des lauréates des Mérites seront dévoilés au cours d'une cérémonie officielle et d'une émission de télévision, à l'occasion de la Francofête qui aura lieu du 14 au 22 mars 1998.

Bref, si vous êtes méritant ou méritante ou si vous connaissez quelqu'un qui l'est, n'hésitez pas à vous procurer un formulaire d'inscription en communiquant avec le secrétariat des Mérites du français au travail à l'adresse suivante :

Secrétariat des Mérites du français au travail 1998
Office de la langue française
Case postale 316, tour de la Place-Victoria
Montréal (Québec) H4Z 1G8

Téléphone : (514) 873-6565
Télécopie : (514) 873-3488
C. élec.: lmontamb@olf.gouv.qc.ca

Vous trouverez également le formulaire d'inscription dans le site Internet de l'Office de la langue française : <http://www.olf.gouv.qc.ca>

UNE LANGUE DE QUALITÉ

POUR UNE PLUS GRANDE
OUVERTURE
SUR LE MONDE

L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

FÉLICITE LES LAURÉATS DES PRIX DU
QUÉBEC, PLUS PARTICULIÈREMENT

M. PIERRE BOURGULT,

PROFESSEUR AU DÉPARTEMENT DES
COMMUNICATIONS ET LAURÉAT DU
PRIX GEORGES-ÉMILE-LAPALME.

L'UQAM EST HEUREUSE DE CONTRIBUER AU
DÉVELOPPEMENT DE LA LANGUE FRANÇAISE

ET AU RAYONNEMENT DE LA CULTURE
QUÉBÉCOISE, EN FORMANT UNE RELÈVE

SENSIBLE À L'IMPORTANCE DE MAÎTRISER
L'ART ET LA SCIENCE DE LA LANGUE,

INSTRUMENT PRIVILÉGIÉ DE LA
COMMUNICATION.



Université du Québec à Montréal

• PRIX DU QUÉBEC •

Prix Albert-Tessier

Portrait du cinéaste en cow-boy

Signe des temps et manifestation d'ouverture, pour la première fois cette année, le prix Albert-Tessier est attribué à un cinéaste anglophone

Les divers aspects du cinéma reconnus par le prix Albert-Tessier (1895-1976) sont la scénarisation, l'interprétation, la composition musicale, la réalisation, la production et les techniques cinématographiques.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Colin Low est toujours demeuré un peu cow-boy. Au beau milieu du salon, une selle de cuir ouvragée ayant appartenu à son «rancher» de père trône sur une espèce de cheval. Quant au cinéaste en question, droit comme un i à 71 ans, il reste albertain jusqu'au bout des ongles, aussi unilingue anglophone qu'à son arrivée au Québec il y a cinquante ans, galopant quelque part en esprit dans les plaines de l'Ouest qu'il a tant célébrées dans ses films. Il affirme se sentir plus à l'aise dans un village africain ou chez un fermier québécois que dans l'arène artistique. Avec les gens de silence et de nature, quel que soit leur véhicule de communication, il se sent bien, trouvant les paroles inutiles. En société, son inaptitude à apprendre le français le traumatise.

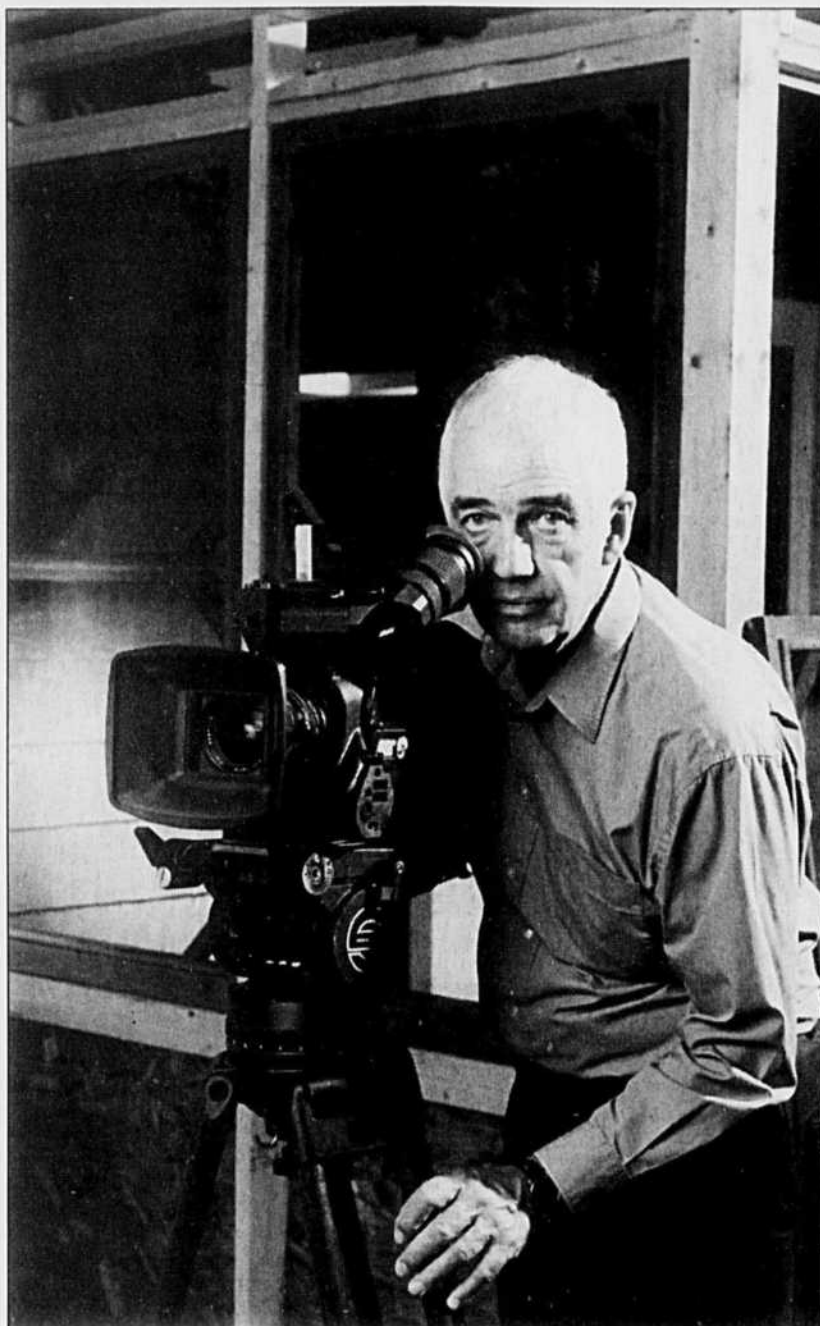
Le réalisateur de l'ONF vient de recevoir le prix Albert-Tessier (couronnant la carrière d'un cinéaste québécois marquant) et c'est la première fois que le laurier cinématographique sort du cercle de la fameuse pure laine tricotée serrée catho franco. Il en est d'ailleurs tout étonné et fort content. Cinquante-deux ans d'Office national du film derrière la cravate, avec quand même des parenthèses en Europe, sa carrière en courtoisie l'a vu porter tour à tour et parfois simultanément les chapeaux de documentariste, ani-

mateur, producteur, gardien de la mémoire historique et explorateur de nouvelles technologies.

Colin Low est un des piliers incontestés de l'ONF. Il est entré au service d'animation sous le règne de McLaren, (où il coanimera d'abord avec J. Duming l'animation *Cadet Rousselle*). Non seulement l'animation mène-t-elle à tout, mais on y arrive parfois par des chemins détournés. Après des études en art graphique dans son Ouest natal, Colin Low présenta à McLaren quelques dessins, espérant décrocher des contrats d'illustrateur. Le réalisateur de *Blinkity Blank* l'intégra sans son équipe en 1945. C'était parti.

Le père de Colin Low avait un ranch en Alberta. D'origine écossaise, il était arrivé dans l'Ouest canadien en camion bâché après un détour par Salt Lake City. Les Indiens Blackfoot, les derniers à accepter la colonisation, se battaient férocièrement. De toutes ces histoires recueillies par tradition orale, Colin Low allait faire un jour le sel de ses documentaires.

«Au départ il était très difficile dans le programme anglais de l'ONF de faire de la fiction, de trouver des commanditaires, des distributeurs», précise-t-il. Il allait vite découvrir que la fiction avait ses limites et le documentaire sa puissance. «Le documentaire possède un potentiel infini mais dangereux pour les gens qui participent», estime-t-il. À ses yeux, le genre doit être manié avec précaution et respect pour ceux qui sont mis en scène, sous peine de défor-



Colin Low, pilier incontesté de l'Office national du film, prépare actuellement un Imax 3D sur la guerre, les armes et les mass media à travers les âges.

mer la réalité et de troubler les participants. Colin Low suit ses témoins souvent d'un film à l'autre, garde contact, les voit comme des témoins de l'histoire en marche qu'il enregistre parfois par volets.

Côté documentaire, il est allé au départ explorer ce qu'il connaissait bien. Le territoire de l'enfance, celui aussi des grands espaces. *Corral* en 1954, court métrage sur le ranch de son père donnant surtout la parole à un employé de celui-ci, réalisé conjointement avec W. Koenig, le lança. Son nom fut soudainement «chaud» comme on dit. Trois ans plus tard *City of Gold* toujours coréalisé avec Koenig, cette fois à partir de photos d'archives inédites et puissantes — faisant revivre la fièvre de l'or qui s'était emparée de la ville de Dawson au Yukon — allait être couronné de 21 prix.

Les plaines de son enfance ont nourri plusieurs de ses films, notamment *Days of Whisky Cap* sur l'Ouest des pionniers, *Circle of the Sun* donnant la parole aux Indiens Blackfoot coincés entre traditions et modernité. Les documentaires de Colin Low sont devenus des classiques. Leur auteur se félicite qu'ils trouvent encore un auditoire après trente ans de parcours.

Le 3D, l'Imax sont aujourd'hui la tasse de thé de Colin Low. Il prépare actuellement un Imax 3D sur la guerre, les armes et les mass médias à travers une longue période roulant du XVI^e siècle à aujourd'hui. «Je suis fasciné par l'avenir et un peu effrayé aussi par lui», confesse-t-il.

Il fut un pionnier des nouvelles technologies. Dès 1960, Colin Low a voyagé dans le multi médias, d'abord avec *Univers*, puis par le

biais de *Labyrinthe* aux multiples écrans dans le cadre d'Expo 67. Suivront plusieurs films Omnimax, Imax 3D.

Pour lui l'animation est la meilleure porte d'accès aux nouvelles technologies, parce qu'on y utilise graphiques, photographies, mêlant allégrement les techniques, pour mieux se retrouver fin prêt pour toutes les révolutions d'avenir.

À l'entente de bien des cinéastes pour qui la rigidité et le poids de l'équipement Imax n'en font pas un instrument cinématographique malléable, Colin Low a envie de repousser ses limites, applaudit au fait que l'on a réduit de moitié le poids de la caméra Imax.

Il croit surtout au 3D. «Les yeux perçoivent le réel en trois dimensions, rappelle-t-il. Déjà les frères Lumière s'intéressaient à l'image stéréoscopique. McLaren était un fanatique du 3D. On a besoin d'images qui correspondent à ces perceptions. Imax a déjà réussi pour sa part à enlever le flottement de l'image. La technologie 3D évolue.

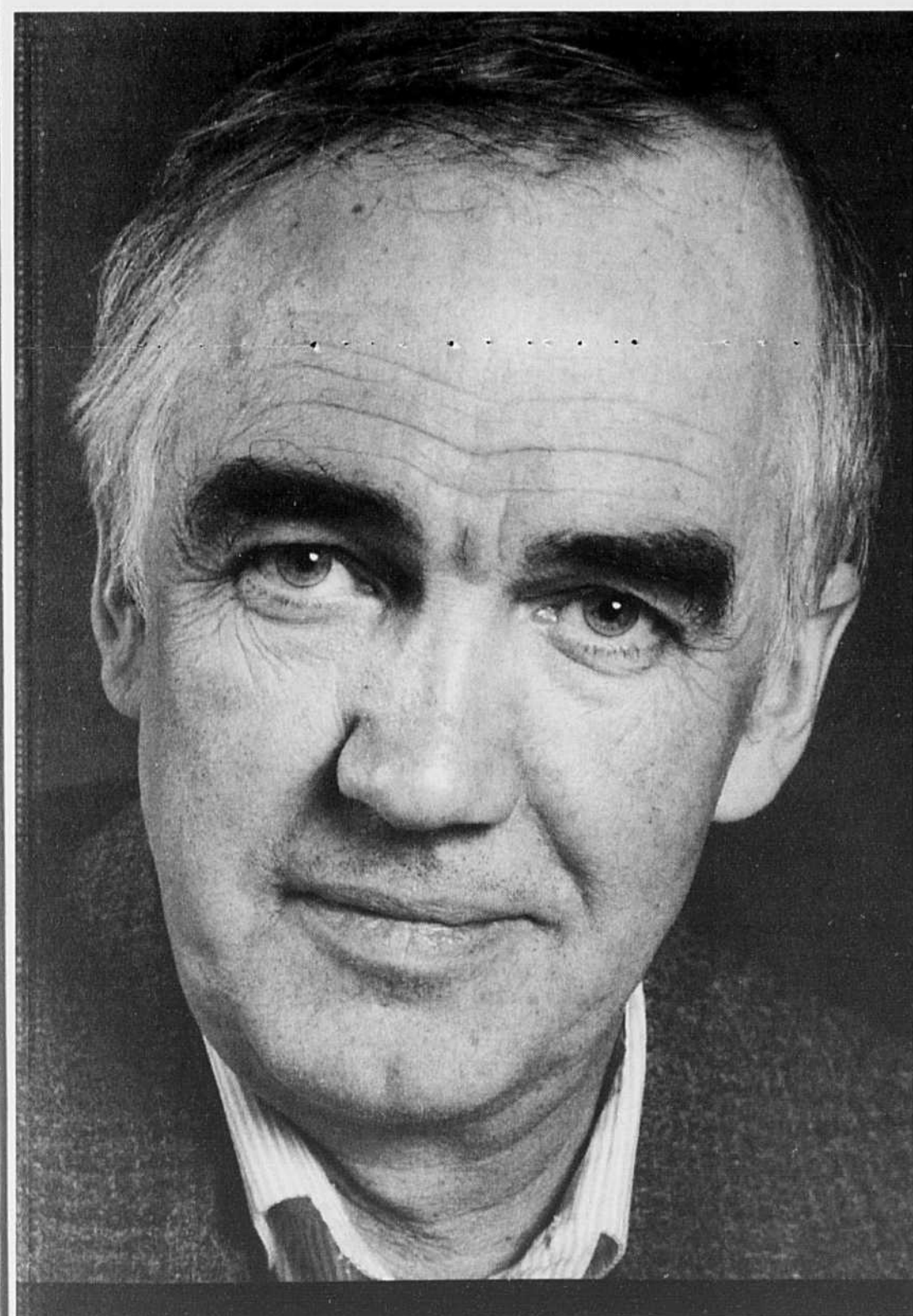
Prenez la télévision, elle peut être vue avec la moitié du cerveau, alors que l'image 3D fait travailler les deux hémisphères. Un jour, la télévision entrera dans une ère de haute définition et livrera une image à trois dimensions, probablement à travers des fibres optiques.»

Après plus d'un demi-siècle de production, où il a vu l'ère scientifique passer de l'illusion à la désillusion de la prospérité, Colin Low dit lutter contre la dangereuse et stérile tentation du désespoir qui vient parfois avec l'âge.

«Mais le privilège de la vie demeure immense et merveilleux», conclut-il.

Les plaines de son enfance ont inspiré plusieurs de ses films, comme *Days of Whisky Cap* sur les pionniers

Colin Low fut tour à tour documentariste, animateur, producteur et explorateur de nouvelles technologies



Parmi ses réalisations et coréalisations...

Corral (1954)
5 prix dont le Premier prix à la Mostra de Venise

City of Gold - Capitale de l'Or (1957)
19 prix dont une nomination aux Oscars

Univers - Notre Univers (1960)
33 prix dont une nomination aux Oscars

Dans le labyrinthe
conçu pour l'Expo 67, film à écrans multiples en 35 mm et en 70 mm considéré comme le précurseur des formats IMAX et OMNIMAX

Atmos (1980)
film OMNIMAX

Transitions (1986)
film 3-D IMAX produit pour l'Exposition universelle de Vancouver

Urgence/Emergency (1988)
film IMAX présenté à l'Expotec de Montréal

Momentum (1992)
film IMAX à haute définition tourné et projeté à 48 images par seconde présenté au Pavillon canadien de l'Exposition universelle de Séville, gagnant du prix du Festival international de l'audiovisuel décerné pour la qualité de l'image

Doyen du cinéma canadien, Colin Low est un créateur inlassable, un visionnaire dont une grande partie des recherches depuis le milieu des années soixante a trait au cinéma sur écran géant.

Membre de l'Académie royale du Canada, Colin Low a reçu plusieurs honneurs au cours de sa carrière et remporté plus d'une centaine de prix pour ses films.

Biographie sur Internet : www.onf.ca/low



L'Office national du film rend hommage aux lauréats des Prix du Québec et tout spécialement au récipiendaire du Prix Albert-Tessier

colin low

52 ans de vie professionnelle à l'ONF à titre de réalisateur, producteur, animateur, chef opérateur, monteur, chercheur, scénariste

• PRIX DU QUÉBEC •

Prix Armand-Frappier

Un homme de progrès

Géologue, professeur, chercheur, économiste, gestionnaire,
Roger A. Blais affiche un parcours hors du commun

Le prix Armand-Frappier (1904-1991) rend hommage à ceux qui ont créé ou développé une institution de recherche, ou se sont consacrés à l'administration et à la promotion de la recherche, ou encore qui ont su développer l'intérêt de la population québécoise pour la science et la technologie.

FABIEN DEGLISE
COLLABORATION SPÉCIALE

Roger A. Blais, professeur émérite à l'école Polytechnique, voit cette année plus d'un demi-siècle d'une carrière professionnelle bien remplie — et toujours aussi active — couronné du prix auquel il attache le plus d'importance: le prix Armand-Frappier. Cette distinction très convoitée vient souligner son implication exceptionnelle dans le développement de la recherche ainsi que sa contribution à l'avancement des sciences et des technologies au pays.

Géologue, professeur, chercheur, économiste, gestionnaire, conseiller, Roger Blais affiche un parcours hors du commun et continuellement marqué par le changement. Un mot qui à lui seul résume la vie de ce septuagénaire au sourire confiant et au regard toujours aussi pétillant. «Durant toute ma carrière, dit-il, j'ai eu la chance d'être appelé à faire des choses nouvelles. Ce qui n'a pas été pour me déplaire, car j'aime le changement. S'il n'y en a pas, je m'ennuie.»

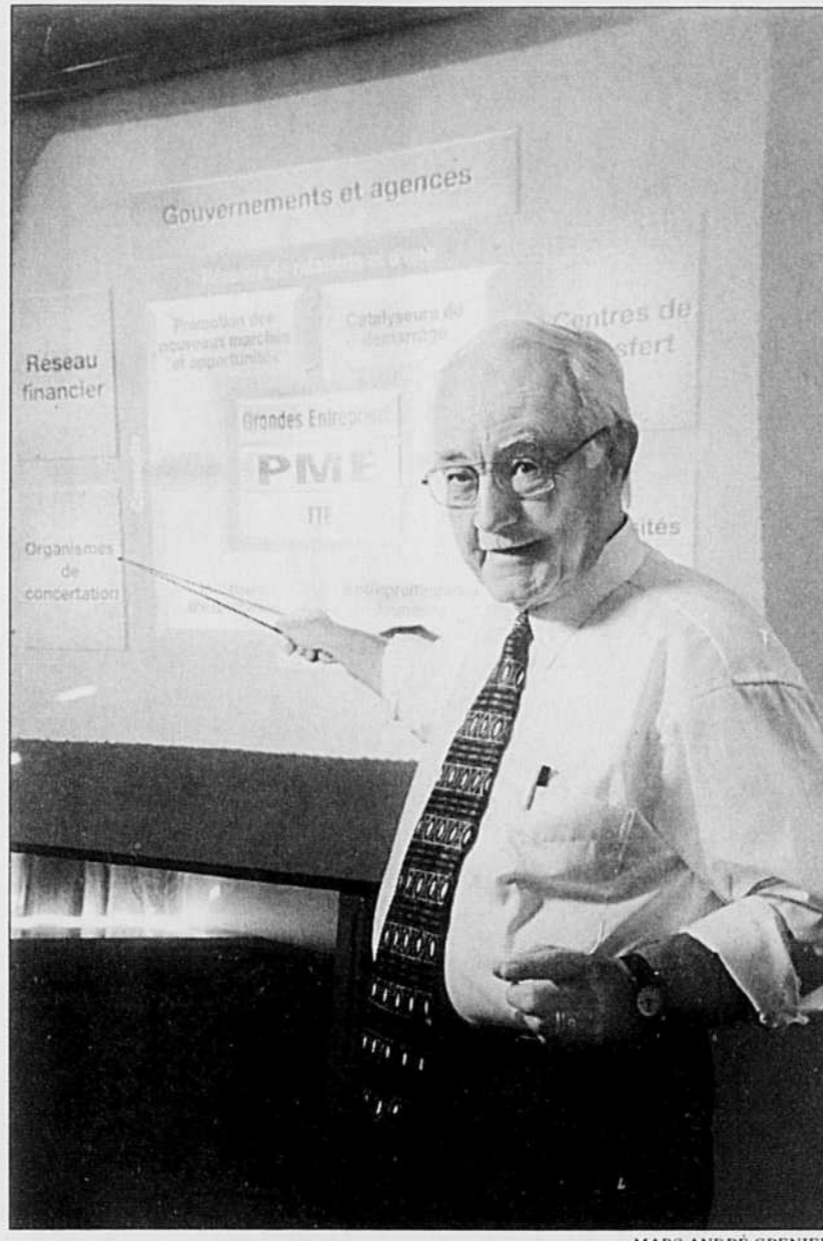
Initié très jeune aux rudiments de la science, Roger Blais s'oriente tout d'abord vers des études en géologie à l'Université Laval où il décroche, en 1949, son diplôme d'ingénieur géologue puis, l'année suivante, sa maîtrise en sciences géologiques. Fort de ces succès, il décide alors d'entreprendre un doctorat en géologie économique à l'Université de Toronto et avant même de terminer sa scolarité, il se voit offrir, par le minis-

tère des Mines du Québec, un poste d'ingénieur chargé des levées géologiques dans les régions éloignées au nord de Sept-Îles.

En 1956, il devient, à l'âge de 30 ans, le premier chef ingénieur géologue pour la compagnie Iron Ore à Schefferville où, confronté à d'immenses gîtes de fer, il met au point de nouvelles techniques d'évaluation et d'exploration minières. «Il fallait maîtriser les connaissances géologiques et les combiner avec toutes sortes de considérations techniques afin de faire baisser les coûts d'exploration qui à l'époque étaient très élevés», explique-t-il. La théorie qu'il élabore pour expliquer l'origine de ces gisements jusque là inexplorés lui vaut d'ailleurs en 1962 un prix national d'excellence de la part de l'Institut canadien des mines et de la métallurgie.

Alors qu'il n'envisageait pas vraiment de réorienter sa carrière, Roger Blais devient, en 1961, le premier professeur de carrière en géologie économique à l'École Polytechnique de Montréal où sa contribution au développement du génie géologique, une nouvelle discipline au Québec, lui permet rapidement de faire sa marque dans le milieu universitaire. Ses talents incontestés d'enseignant et de chercheur le conduisent, en 1970, au poste nouvellement créé de directeur de la recherche dans cette institution scolaire.

En dix ans, il fonde plusieurs centres de recherche, le Centre de



MARC-ANDRÉ GRENIER

Tour à tour, Roger Blais s'est préoccupé des politiques technologiques et des stratégies industrielles, de l'innovation dans les industries et de la compétition internationale.

développement technologique et, avec l'aide de six experts de l'industrie, l'Association des directeurs de

recherche industrielle du Québec (ADRIQ). Sous sa houlette, la recherche scientifique connaît alors un

essor considérable qui permet à l'école de se hisser au rang des meilleurs grands centres de formation d'ingénieurs.

À la recherche de nouveaux défis, Roger Blais s'oriente peu à peu vers l'innovation industrielle et l'entrepreneuriat technologique. Au début des années 80, il est nommé président du Centre canadien d'innovation industrielle de Montréal, un organisme qu'il a lui-même fondé afin de venir en aide aux inventeurs et aux entrepreneurs technologiques. Un domaine encore inexploré qu'il introduit dans les programmes d'études de Polytechnique en retournant à l'enseignement au département de génie industriel en 1984. Parallèlement, il commence des recherches sur l'entrepreneuriat chez les ingénieurs québécois ainsi que sur les motivations des entrepreneurs dans 14 pays. Les résultats de ces travaux le pousseront, en 1990, à mettre en place pour les élèves ingénieurs un nouveau programme sur la technologie et la concurrence qui repose sur la visite des meilleures industries d'Europe et d'Asie du Sud-Est.

Ce parcours inhabituel, comme le reconnaît lui-même Roger Blais, s'explique beaucoup par sa volonté d'anticiper les transformations qui bouleversent la société. «J'ai toujours vécu intensément l'instant présent, tout en essayant de me plonger dix ans en avant, explique-t-il. Même si je n'ai jamais eu de boule de cristal, j'ai toujours souhaité mettre l'accent sur des points d'appui projetés.» C'est donc résolument tourné vers l'avenir et bien souvent en avance sur ses contemporains, qu'il s'est tour à tour préoccupé des politiques technologiques et des stratégies industrielles, de l'innovation dans les industries, de la

compétition internationale, et depuis quelques années, de l'intégration des systèmes et des connaissances.

Sa passion pour l'exploration, aiguisée à l'époque où il courait le pays à la recherche de gisements, mais aussi son leadership incontesté qu'il doit, selon lui, à ses jeunes années de scoutisme, lui ont toujours permis de travailler dans une optique de changement et d'innovation. «Je suis un intrapreneur! lance-t-il. J'entreprends à l'intérieur des structures que j'essaie de détruire en partie.»

Aujourd'hui, même s'il a atteint l'âge de la retraite, Roger Blais travaille toujours avec le même enthousiasme. «Certains de mes anciens étudiants sont sur le point de prendre la leur, raconte-t-il en souriant. Moi ça ne m'intéresse pas. J'ai un plaisir fou dans ce que je fais. Comme mes semaines de travail ne sont que de 50 heures et que je suis bien souvent à la maison, c'est un peu comme une détente.»

Avec la même détermination, il continue d'embrasser les causes qui ont guidé sa carrière. Depuis 1993, il est à la tête du profil d'excellence Da Vinci, à l'École Polytechnique, qui vise à promouvoir le développement personnel et le leadership chez les étudiants de premier cycle.

Dans cette optique, il a également mis en place un concours d'innovation à l'échelle du campus de l'Université de Montréal, afin d'aider les étudiants à préparer des projets innovateurs et à créer les entreprises qui serviront à les lancer. «Tous ces jeunes sont le ferment de la qualité et du changement de notre société. Il faut les aider, dans ce monde de grande complexité, à réaliser leurs rêves d'innovation et surtout leur permettre de s'ouvrir sur le monde plutôt que d'opter pour la balkanisation intellectuelle.»

Sa passion
d'autrefois
pour
l'exploration
l'incite à
travailler
dans une
perspective
d'innovation

L'excellence et l'innovation

Ont
marqué toute la
carrière des dix
lauréats des
prix du
Québec.

LE DEVOIR

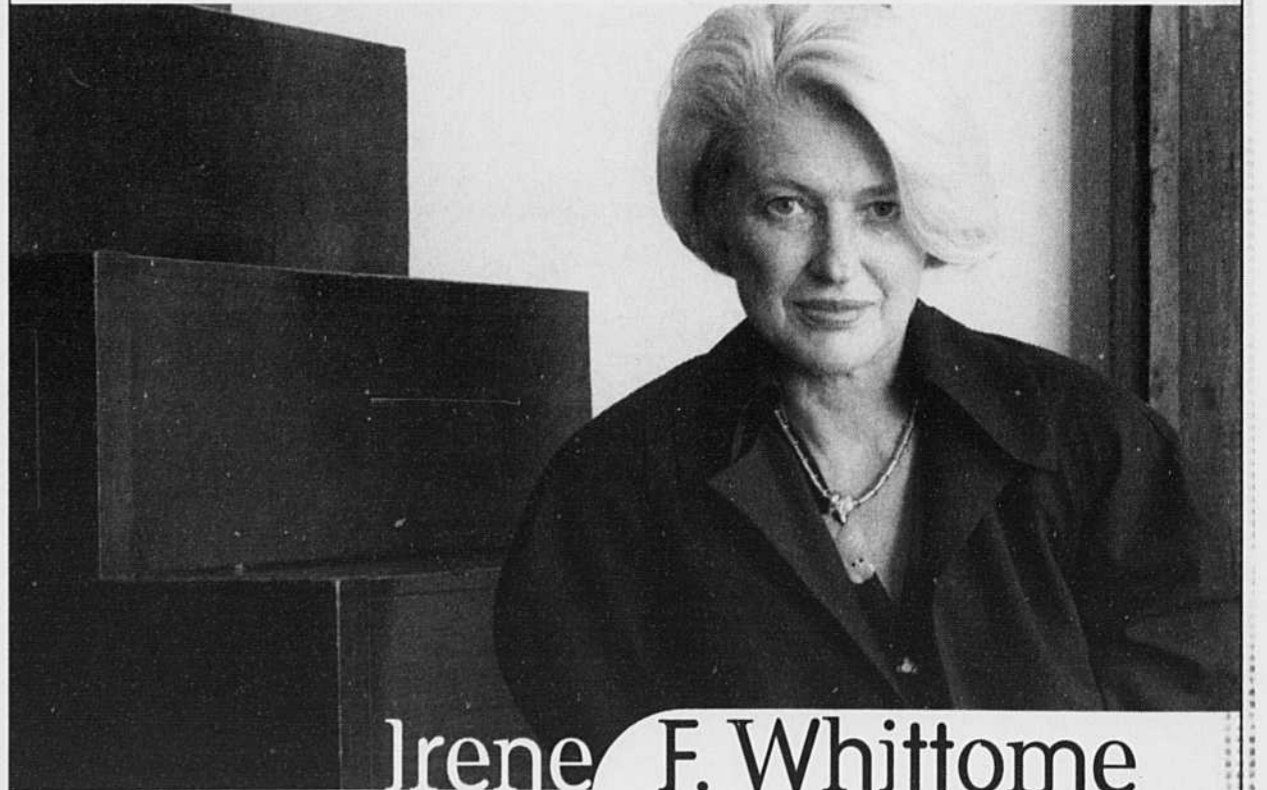
souligne avec fierté la contribution de ces créateurs et chercheurs au développement de la société québécoise.

LA FACULTÉ DES BEAUX-ARTS

DE L'UNIVERSITÉ CONCORDIA

FÉLICITE

CHALEUREUSEMENT



Irene F. Whittome

PROFESSEURE

À LA FACULTÉ

DEPUIS 1968

POUR AVOIR

OBTENU LE

PRESTIGIEUX PRIX

PAUL-ÉMILE-BORDUAS 1997

UNIVERSITÉ
Concordia

• PRIX DU QUÉBEC •

Prix Gérard-Morisset

La passion du patrimoine

France Gagnon Pratte a mené des dizaines de luttes concrètes pour protéger des édifices et des sites exceptionnels du Québec

Le prix portant le nom de Gérard Morisset (1898-1970) récompense la recherche, la création, la formation, la production ou la diffusion dans le domaine des biens culturels, des archives, de la muséologie ou de la culture populaire traditionnelle.

STÉPHANE
BAILLARGEON
LE DEVOIR

Préserver, c'est dépenser. Le patrimoine, ce vaste champ de l'héritage commun, ne se constitue qu'au prix d'une dépense, permettant de sauver ce qui le mérite mais aussi, souvent à regret, sacrifiant ce qui ne serait pas moins digne de l'être. Le prix du Québec Gérard-Morisset rend hommage aux plus actifs acteurs de cette entreprise d'heureuse mémoire salvatrice et de malheureux oublis involontaires. Et si cette valeureuse récompense avait échappé à France Gagnon Pratte, bien des fous de patrimoine ne se seraient sûrement pas gênés pour parler d'un péché d'omission, d'une dépense inutile.

C'est que depuis deux décennies, rien de ce qui concerne la théorie et la pratique patrimoniales ne lui est étranger. Elue en 1985 à la présidence du Conseil des monuments et sites du Québec, un organisme privé voué à la conservation et à la mise en valeur du patrimoine national, France Gagnon Pratte a pris en charge, dès l'année suivante, les Éditions Continuité qui publient notamment la revue du même nom.

«J'étais très contente, mais j'ai d'abord pensé refuser, pour moi seule, le prix Gérard-Morisset, explique pourtant la récipiendaire de cette année. Je trouvais que c'était un très grand honneur pour un travail que je ne fais pas seule, que je n'ai jamais réalisée seule. Ce sont tous les gens avec qui je travaille depuis quinze ans qui méritent cette récompense. J'aurais préféré qu'on l'accorde par exemple au Conseil des monuments,

même si je comprends que l'honneur qui m'est fait déteint sur tous ses membres.»

Le soir de la remise des prix, pendant la cérémonie officielle, elle entend d'ailleurs elle-même rendre hommage à tous ses collaborateurs et amis, pour en quelque sorte corriger l'erreur qui n'en est pas une. «Je vais attribuer le prix à tous ceux qui travaillent dans l'ombre, mais aussi à tous les architectes, ingénieurs ou contracteurs qui œuvrent bénévolement depuis des années pour la conservation et la préservation de notre héritage.»

C'est aussi son cas: la grande dame patronnesse du patrimoine occupe toutes ses fonctions dans le secteur de façon bénévole depuis des années. Avec elle, préserver, ce n'est donc pas beaucoup dépenser...

Ce qui n'est pas moins étonnant, c'est que le Gérard-Morisset 1997 ne couronne pas les efforts de toute une vie, comme c'est toujours le cas avec les Prix du Québec. «C'est le fruit d'une

seconde carrière en histoire de l'art et en architecture» résume elle-même France Gagnon Pratte.

Après l'obtention d'un baccalauréat en arts et en philosophie, au début des années soixante, elle s'est consacrée pendant près de vingt ans à l'éducation de ses deux filles. Revenue aux études, elle a publié au début des années quatre-vingt son mémoire sur *L'Architecture et la nature à Québec au XIX^e siècle: les villas*, dont elle prépare d'ailleurs actuellement une réédition. Tout s'est ensuite rapidement mis en place.

De 1980 à 1993, elle a poursuivi des recherches à l'Université McGill sur les architectes montréalais Edward et William Maxwell. Elles ont notam-



MARC-ANDRÉ GRENIER

Élue à la présidence du Conseil des monuments et sites du Québec, France Gagnon Pratte a pris en charge les Éditions Continuité, qui publient notamment la revue du même nom.

ment mené à la publication de *Country Houses for Montrealers* (Meridian Press, 1987) et à la préparation d'une exposition présentée au Musée des beaux-arts de Montréal, en 1991.

Toujours fidèle à ses passions patrimoniales, Mme Gagnon Pratte a récemment déposé à la Blackader-Lau-

jointaine influence française.

Ces recherches universitaires ont aussi permis à la Québécoise de prendre conscience de l'étendue des problèmes relatifs à la reconversion des bâtiments patrimoniaux. En 1985, elle a donc pris la tête du Conseil des monuments et sites, poste qu'elle occupe toujours. Sous sa présidence, la taille de l'organisme s'est accrue considérablement. Des dizaines de luttes concrètes ont été menées pour protéger des édifices et des sites exceptionnels du Québec, de la revitalisation de la place Royale à Québec au sauvetage de l'Hôtel-Dieu de Montréal, du classement des chutes Montmorency, à Beauport, à la protection de certains des plus beaux villages de la province avec, entre autres, l'imposition d'un passage sous-fluvial de la ligne électrique entre Deschambault et Lotbinière. Encore au mois d'août, le Conseil achetait la Maison Stuart de Québec pour assurer sa protection, le temps de trouver des fonds pour les travaux de mise en valeur.

Ce geste, comme bien d'autres de l'organisme privé, vient prendre le relais de l'État maintenant inactif. Le classement national des monuments et sites ne se pratique presque plus, surtout parce que cette protection entraîne ensuite un financement gouvernemental des travaux de restauration et d'entretien. «La Loi sur la protection des biens culturels n'est plus appliquée», remarque à regret celle qui recevra bientôt un suprême mais paradoxal coup de chapeau du gouvernement. «Il y a un désengagement et un manque de fonds publics, sauf dans les grands projets. Par contre, cela a comme effet que de plus en plus de gens s'impliquent personnellement, au niveau local, dans les villes et villages. Mais c'est épuisant. On travaille sans ressources et il faut toujours partir à la recherche de financement privé, ce qui est extrêmement difficile.»

Avec sa «seconde carrière», France Gagnon Pratte incarne donc cette ten-

dance à la perfection. Mais les passions de cette nature ne naissent pas subitement. «Je suis née à Québec et tous les jours, dès six ans, j'allais aux Ursulines, sur la Grande-Allée, en descendant à pied avec mes sœurs et mon père, qui était un passionné d'histoire, se rappelle l'ancienne couventine. En marchant, il nous expliquait l'origine et l'importance patrimoniale des grandes maisons bourgeoises qui appartenaient souvent aux parents de nos compagnes de classe.»

L'une d'entre elles appartenait en fait au grand-père de celui qui allait ensuite devenir son mari. En 1966, elle tomba, avec ses majestueuses voisines, sous le pic des démolisseurs pour «faire place à la modernité», condensée dans les «brutalistes» complexes H et J de la colline parlementaire, véritables insultes gouvernementales à l'urbanisme. «J'ai réagi un peu comme Phyllis Lambert, qui a fondé Héritage Montréal après avoir vu démolir la maison Van Horne», confie alors la récipiendaire qui voue d'ailleurs «une grande admiration à Mme Lambert» et qui décrit son Centre canadien d'architecture comme «la plus grande œuvre du siècle au Québec dans ce domaine.»

L'action n'exclut donc pas la contestation quand il le faut. En ce sens, le prix du Québec est aussi remis à une sorte de trouble-fête, une empêchuse de démolir en rond, une critique souvent sévère du gouvernement qui l'honore maintenant. «Je n'aime pas beaucoup m'entendre décrire comme une contestataire», avoue France Gagnon Pratte, qui souligne à juste titre les efforts d'éducation et de conscientisation entrepris par exemple par l'excellente revue *Continuité*. «Mon travail, comme celui de tous ceux avec qui je travaille, est toujours entrepris dans un sens positif. Nous, les gens du patrimoine, ne sommes pas en situation de subversion: au contraire, nous accompagnons toutes les démarches positives pour la protection d'un héritage collectif.»

C'est
une seconde
carrière
en histoire
de l'art et en
architecture

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL

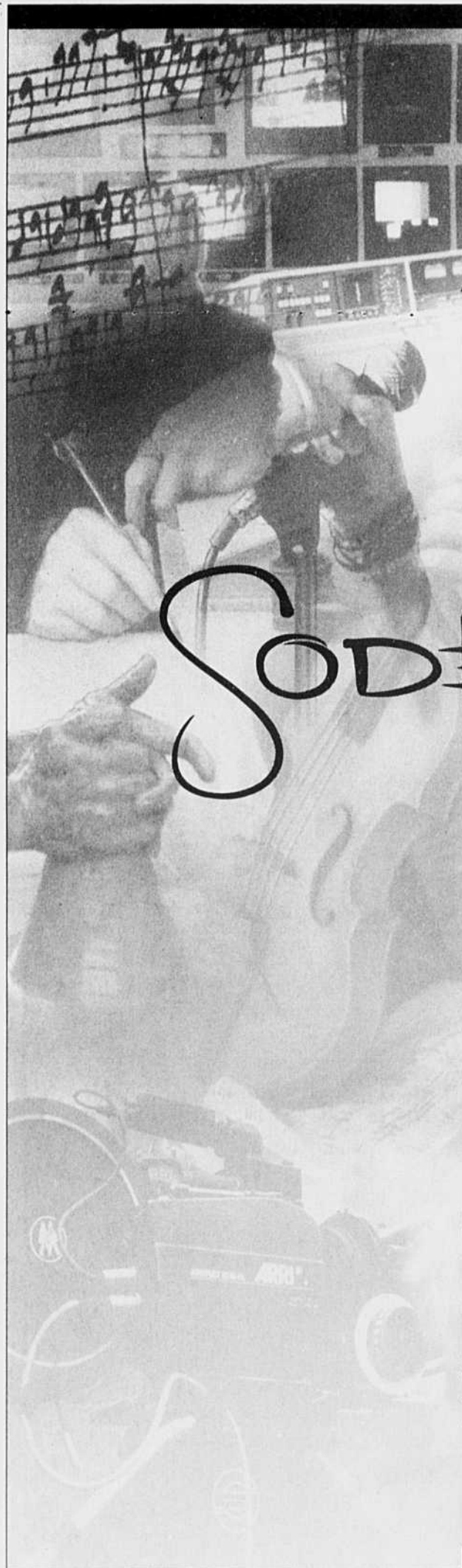
IRENE F. WHITTOME

Prix Paul-Émile-Borduas 1997

Le Musée est fier de rendre hommage à Irene F. Whittome, véritable archéologue de l'imaginaire.

Pentacom
stratégie-créativité

Photo: Richard-Max Tremblay



NOS HOMMAGES
AUX LAURÉATS DES
PRIX DU QUÉBEC

SODEC

SOCIÉTÉ DE
DÉVELOPPEMENT
DES ENTREPRISES
CULTURELLES
Québec

1755, BOUL. RENÉ-LÉVESQUE EST (SIÈGE)
BUREAU 200
MONTRÉAL (QUÉBEC) H2K 4P6
TÉLÉPHONE: (514) 873-7768
SERVICE 800: 1-800-363-0401
TÉLÉCOPIEUR: (514) 873-4388

36 1/2, RUE SAINT-PIERRE (BUREAU DE LA CAPITALE)
QUÉBEC (QUÉBEC) G1K 3Z6
TÉLÉPHONE: (418) 643-2581
TÉLÉCOPIEUR: (418) 643-8918

• PRIX DU QUÉBEC •

Prix Wilder-Penfield

Dévoiler la mécanique de l'esprit humain

Kresimir Krnjevic, citoyen du monde, tente de découvrir comment fonctionne réellement le cerveau

Wilder Penfield (1891-1976), fondateur de l'Institut neurologique de Montréal, est reconnu comme l'un des plus grands neurochirurgiens et neurologues au monde. Le prix qui porte son nom s'adresse à un chercheur ou à une chercheuse du domaine biomédical.

CLAUDE LAFLEUR
COLLABORATION SPÉCIALE

Le Dr Kresimir Krnjevic (prononcer Ker-ne-vitch) se passionne pour la physiologie du cerveau. Il tente de faire le pont entre le fonctionnement physique et psychologique de l'être humain. A 70 ans, ce professeur de physiologie et directeur du département de recherche en anesthésie à l'Université McGill est toujours animé par une curiosité quasi infantine.

Il n'a pourtant pas bénéficié d'une enfance tranquille. «Ma vie a été assez compliquée!» lance-t-il en riant. Né à Zagreb, en Croatie, son père était l'un des leaders du parti paysan croate et il a dû s'enfuir en 1930 à cause de la situation difficile sous la dictature du roi Alexandre.

Le jeune Kresimir a par conséquent passé une dizaine d'années à Genève — où il a appris à parler un français impeccable — avant de revenir à sa ville natale en 1939. Toutefois, l'invasion de son pays en mars 1941 par les troupes allemandes l'a une fois de plus contraint à l'exil, d'abord en Égypte, puis en Afrique du Sud. Il a ainsi complété ses études secondaires au Cap, avant d'acquiescer la formation de médecin à l'Université d'Édimbourg, en Écosse.

Si enfant il rêvait d'être ingénieur, le désir de soulager la misère humaine l'a plutôt entraîné vers la médecine. Dans les années cinquante,

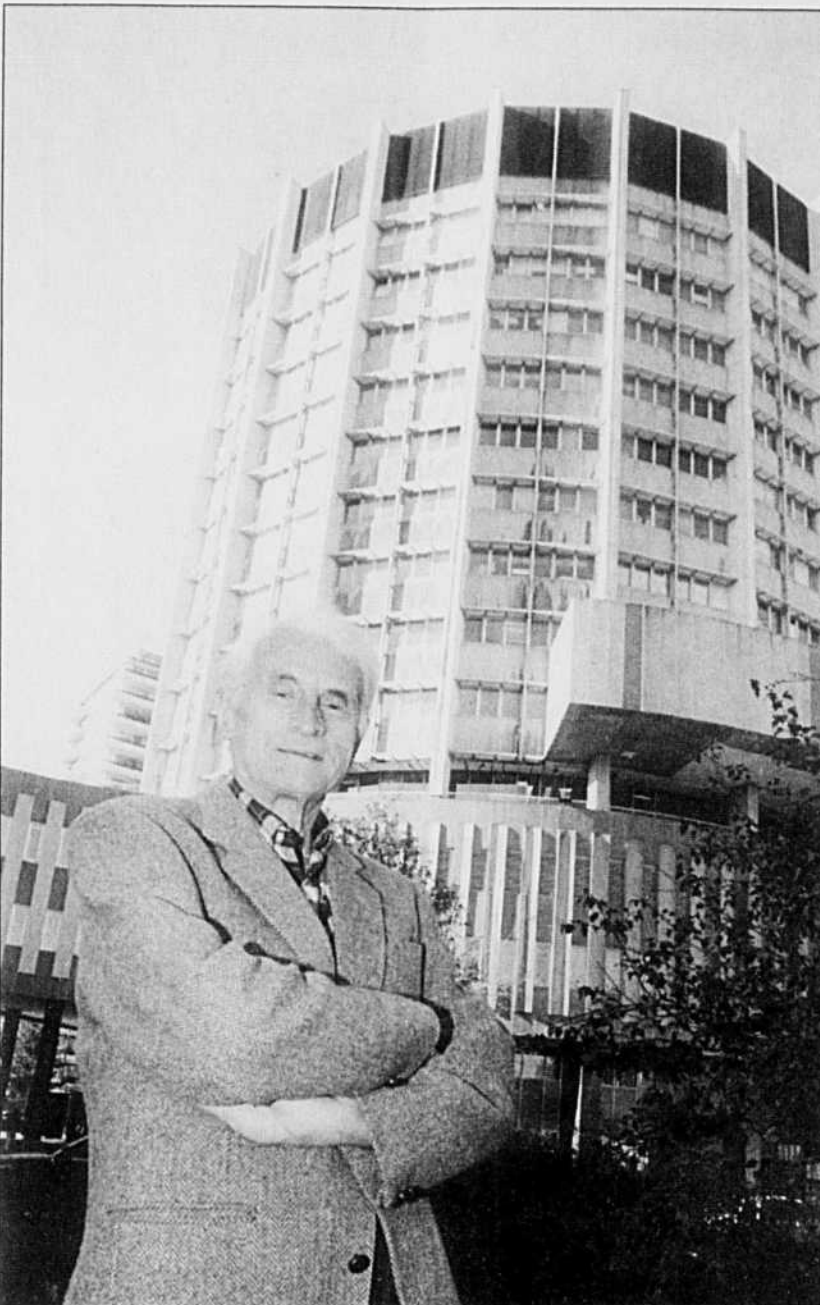
le Dr Krnjevic poursuit ses études post-doctorales au département de physiologie de l'Université de Washington, à Seattle, puis à celui de l'Australian National University de Canberra. Quel parcours!

«Bien que j'aime travailler avec les patients, raconte-t-il, je me suis rendu compte que je préférais faire avancer les connaissances. J'avais l'idée de voir s'il y avait moyen de faire le lien entre la physiologie et la psychologie. J'ai commencé par étudier les propriétés des nerfs périphériques puis, petit à petit, pendant mes travaux post-doctoraux à Seattle et à Canberra, j'ai étudié le bulbe cervical puis le cortex.»

Le Dr Krnjevic se dit confiant qu'on pourra faire beaucoup pour combattre les déficiences du cerveau

Le Dr Krnjevic a travaillé sous la gouverne du professeur Eccles, prix Nobel 1964, qui l'a beaucoup influencé puisque celui-ci prenait un plaisir presque enfantin à se lancer dans des travaux de recherche.

Comment ce grand voyageur a-t-il abouti à l'Université McGill en 1964? Tout à fait par hasard, selon lui. À l'époque, il travaillait à l'Institut de physiologie animale, près de Cambridge, en Angleterre. Un jour, il y a fait la rencontre de Delyle Burns, un éminent professeur de l'université montréalaise qui désirait passer une année sabbatique en Angleterre. Celui-ci lui a proposé de venir le remplacer dans son laboratoire durant cette année. Se disant «Et pour quoi pas», le Dr Krnjevic est venu



Le Dr Kresimir Krnjevic, qui se passionne pour la physiologie du cerveau, tente de faire le pont entre les fonctionnements physique et psychologique de l'être humain.

séjourner à McGill et est alors tombé amoureux de Montréal, une ville très vivante, rappelle-t-il, à la veille de l'Expo 67. Le professeur MacIntosh, alors chef du département de physiologie, s'est montré particulièrement intéressé à conserver le Dr Krnjevic et lui a par conséquent proposé le poste de professeur en recherche en anesthésie, poste qu'il conserve aujourd'hui encore.

Le point de départ des travaux du Dr Krnjevic a consisté à tenter de cerner le fonctionnement du système nerveux central. Il commence par étudier la transmission des nerfs périphériques, avant de consacrer de longues années à l'étude de la moelle épinière pour remonter jusqu'au bulbe cérébral et au cortex. «Je cherchais à comprendre les systèmes qui régissent en général les fonctions des neurones et les mécanismes synaptiques, dit-il, ou comment les neurones communiquent entre eux au moyen des synapses.»

Ainsi, au début des années 1960, son équipe a découvert les principaux facteurs chimiques qui régissent ces rapports, c'est-à-dire les transmetteurs chimiques comme les glutamates, le GABA et l'acide aminobutyrique. Il s'agit là de substances excitatrices et inhibitrices qui modulent l'excitation du cerveau, tout en empêchant celle-ci de devenir excessive.

En tant que professeur d'anesthésie, il a aussi cherché à déterminer en quoi consiste, du point de vue physiologique, l'état conscient et l'état de vigilance, et comment ces états sont modulés par des agents anesthésiques. Il a par conséquent réalisé bon nombre d'études pour voir comment agissent les anesthésiques au niveau des cellules nerveuses et des synapses. Les connais-

sances fondamentales ainsi mises à jour ont ensuite été appliquées par l'industrie pharmaceutique dans la mise au point ou l'amélioration de moyens d'anesthésie.

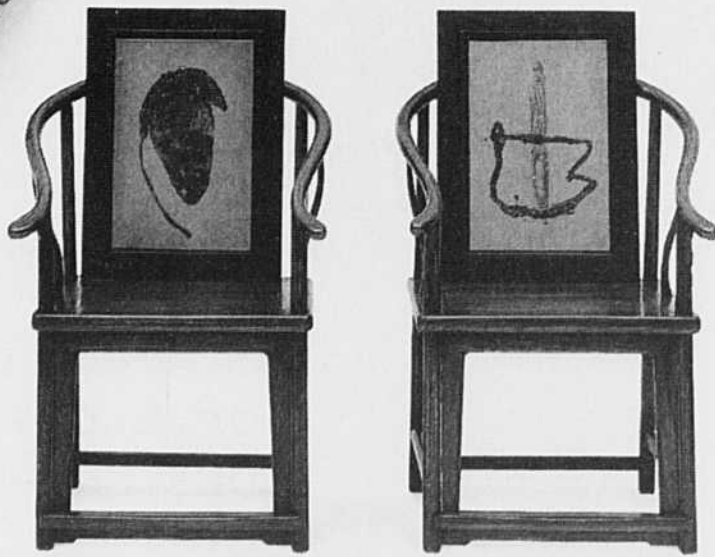
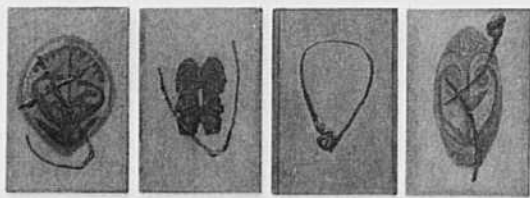
Il s'est également penché sur les changements à long terme produits par les activités synaptiques qui sont à la base de la mémoire et de l'apprentissage. «On sait maintenant que si on applique des stimulations à certaines cellules nerveuses, on a un effet prolongé, dit-il, c'est-à-dire que pendant des jours ou des semaines, les synapses qui ont été activées d'une manière répétitive demeurent plus efficaces qu'ils l'étaient auparavant.» Ces dernières années, son équipe a même découvert une substance très intéressante, le deoxyglucose, qui produit justement un effet de stimulation à long terme des synapses.

Devant les énormes progrès de la médecine et l'accumulation des connaissances réalisées ces dernières décennies, le Dr Krnjevic se dit extrêmement confiant qu'on pourra éventuellement faire beaucoup pour combattre les déficiences du cerveau. Il re-

late notamment le cas des victimes d'accidents cérébrovasculaires. On sait depuis quelques années que l'une des raisons pour lesquelles beaucoup de cellules nerveuses meurent à la suite d'un tel accident n'est pas l'interruption de la circulation dans le cerveau (qui est en fait relativement brève), mais que c'est plutôt la libération de l'agent glutamate qui produit la mort des cellules. «Il y a beaucoup de raisons de penser, évoque le Dr Krnjevic, que l'on devrait pouvoir empêcher cet effet à long terme... et c'est justement ce que nous étudions à présent dans nos laboratoires.»

Ses découvertes ont été appliquées par l'industrie pharmaceutique pour améliorer les moyens d'anesthésie

Irene F.
Whittome



Détail de l'installation *Océanie-Chine*, 1997

Photo : Richard-Max Tremblay

La Ville de Sainte-Foy rend hommage à Irene F. Whittome

Prix Paul-Émile-Borduas 1997

Ses œuvres sont présentées jusqu'au 11 janvier
à la MAISON HAMEL-BRUNEAU
2608, chemin Saint-Louis
Sainte-Foy

UNE COLLABORATION DU MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL
Avec le soutien financier du ministère du Patrimoine canadien

Renseignements : (418) 654-4325

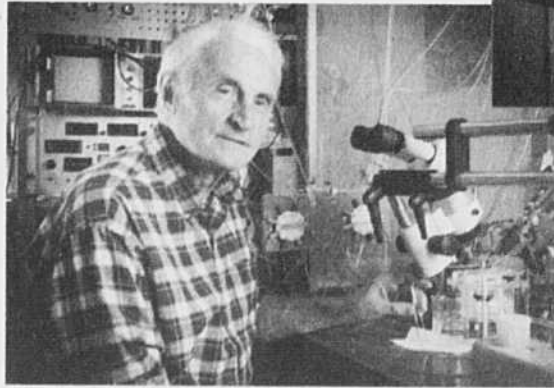


McGill

félicitations
aux professeurs

Margaret Lock

du département des sciences
sociales en médecine
lauréate du Prix Léon-Gérin 1997
(sciences humaines)



Kresimir Krnjevic

Directeur du département de
recherche en anesthésie,
lauréat du Prix Wilder-Penfield 1997
(sciences biomédicales)

Depuis la création des Prix du Québec,
le corps professoral de l'Université
McGill s'emorgueille de seize lauréats.

LITTÉRATURE - Prix Athanase-David : Jean Éthier-Blais (1989)
SCIENCES NATURELLES - Prix Marie-Victorin : Jacques Genest (1977),
ET GÉNIE - Bernard Belleau (1978), William Henry
Gauvin (1984), Leo Yaffe (1990), Charles P.
Leblond (1992), Ronald Melzack (1994),
John J. Jonas (1995)
SCIENCES HUMAINES - Prix Léon-Gérin : Bruce G. Trigger (1991),
Charles Taylor (1992), Henry Mintzberg (1996)
SCIENCES BIOMÉDICALES - Prix Wilder-Penfield : Brenda Milner (1993),
Albert Aguayo (1994), Charles R. Scriver (1995)
DÉVELOPPEMENT
D'INSTITUTIONS DE RECHERCHE - Prix Armand-Frappier : Jacques Genest (1996)